



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

**Dictionnaire Historique, Ou Histoire Abrégée Des
Hommes Qui Se Sont Fait Un Nom Par Le Génie, Les
Talens, Les Vertus, Les Erreurs**

Depuis Le Commencement Du Monde Jusqu'à Nos Jours

[P - R]

Feller, François-Xavier de

Liège, 1797

PHI

[urn:nbn:de:hbz:466:1-60240](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-60240)

sophes qui a écrit sur les choses naturelles & sur l'essence des dieux. Il fut aussi le premier, dit-on, qui soutint l'opinion que « les animaux sont de pures machines » (voyez PEREIRA-GOMEZ). Il fut le maître de Pythagore, qui l'aima comme son pere. Le disciple ayant appris que Phérécyde étoit dangereusement malade dans l'isle de Délos, il s'embarqua aussitôt, & se rendit à l'isle, où il fit donner tous les secours nécessaires à ce vieillard, & ne ménagea rien de ce qui pouvoit lui rétablir la santé. Le grand âge enfin, & la violence de la maladie, ayant rendu tous les remèdes inutiles, il repartit, dit-on, pour l'Italie. Mais tout cela est fort incertain; car on donne d'autres causes à sa mort; selon les uns, il fut dévoré par la vermine; selon d'autres, il se tua en se précipitant du haut du mont Corycius, lorsqu'il alloit à Delphes. Presque toutes les morts de ces anciens sages sont marquées au coin de la folie. On peut voir dans les *Mémoires de l'Académie de Berlin*, année 1747, une *Dissertation* curieuse sur la vie, les ouvrages & les sentimens de cet ancien philosophe, l'un des premiers entre les Grecs qui aient écrit en prose.

PHÉRECYDE, historien, natif de Leros, & surnommé l'*Athénien*, florissoit vers l'an 456 avant J. C. Il avoit composé l'*Histoire de l'Attique*; mais cet ouvrage n'est point parvenu jusqu'à nous.

PHIDIAS, sculpteur d'Athènes, vers l'an 448 avant J. C., avoit fait une étude par-

ticulière de ce qui avoit rapport à son talent. Il possédoit assez bien l'optique, science qui lui fut utile dans une occasion remarquable. Alcamene & lui furent chargés de faire chacun une *Minerve*, afin qu'on pût choisir la plus belle, pour la placer sur une colonne. La statue d'Alcamene, vue de près, avoit un beau fini qui gagna tous les suffrages; tandis que celle de Phidias ne paroïtsoit, en quelque sorte, qu'ébauchée. Mais le travail recherché du premier disparut, lorsque la statue fut élevée au lieu de sa destination. Celle de Phidias, au contraire, fit tout son effet, & frappa les spectateurs par un air de grandeur & de majesté, qu'on ne pouvoit se lasser d'admirer. Ce fut lui qui, après la bataille de Marathon, travailla sur un bloc de marbre que les Perses, dans l'espérance de la victoire, avoient apporté pour ériger un trophée. Il en fit une *Némésis*, déesse qui avoit pour fonction d'humilier les hommes superbes. On chargea encore Phidias de faire la *Minerve*, qu'on plaça dans le fameux temple appelé le *Parthenon*. Cette statue avoit 26 coudées de haut; elle étoit d'or & d'ivoire, mais c'étoit l'art qui en faisoit le principal mérite. Son *Jupiter Olympien* fut encore plus admiré. Cependant le cheval de Montecavallo, qu'on dit être de lui, n'a rien de fort extraordinaire; & l'admiration des anciens n'est pas toujours une preuve de l'excellence des ouvrages.

PHILANDER, (Guillaume) né à Châtillon-sur-Seine en

1505, fut appelé à Rhodès par George d'Armagnac, pour lors évêque de cette ville, & depuis cardinal. Philander s'acquît l'estime & l'amitié de ce prélat, protecteur des savans, & le suivit dans son ambassade à Venise. A son retour, il fut fait chanoine de Rhodès & archidiaque de Saint-Antonin. Il mourut à Toulouse en 1565, à 60 ans, dans un voyage qu'il fit pour voir son mécène, George d'Armagnac, qui en étoit devenu archevêque. On a de lui: I. Un *Commentaire sur Vitruve*, dont la meilleure édition est celle de Lyon en 1552. II. Un *Commentaire sur une partie de Quintilien*.

PHILASTRE, *Philastrus*, évêque de Bresse en Italie vers 374, se trouva au concile d'Aquilée avec S. Ambroise, en 381, fit connoissance à Milan avec S. Augustin, & mourut le 18 juillet 387. On a de lui un livre *des Hérésies*, dans lequel il prend quelquefois pour erreur ce qui ne l'est pas, selon la remarque de Bellarmin. Cet ouvrage, écrit d'un style bas & rampant, se trouve dans la *Bibliothèque des Peres*. On en a une édition séparée, Hambourg, 1721, in-8°, & Bresse, 1738, in-folio.

PHILE, (Manuel) auteur Grec du 14^e siècle, dont il nous reste un *Poème* en vers iambiques sur la propriété des animaux. La meilleure édition de cet ouvrage est celle de Paw, Utrecht, 1730, in-4°. Il est dédié à Michel Paléologue le Jeune, empereur de Constantinople, sous lequel il vivoit.

PHILELEUTHERE, voyez BENTLEY.

PHILELPHE, (François) né à Tolentin en 1398, étudia à Padoue les humanités avec succès. A l'âge de 18 ans, il fut chargé de professer l'éloquence. Ses talens le firent appeler à Venise. La république lui accorda des lettres de citoyen, & le nomma secrétaire du Baile à Constantinople. Philelphe profita de cet emploi pour se perfectionner dans la langue grecque, & passa à Constantinople en 1419. Il y épousa Theodora, fille du savant Emmanuel Chrysoloras, & apprit insensiblement de sa femme toute la douceur & la finesse du grec. S'étant fait connoître à l'empereur Jean Paléologue, ce prince l'envoya à l'empereur Sigismond, pour implorer son secours contre les Turcs. Philelphe enseigna ensuite à Venise, à Florence, à Sienne, à Bologne & à Milan, avec une réputation extraordinaire. Il se piquoit tellement de savoir les loix de la grammaire, que disputant un jour sur une syllabe avec un philosophe Grec, nommé Timothée, il offrit de payer 100 écus au cas qu'il eût tort, à condition qu'il disposeroit de la barbe de son adversaire, si l'avantage lui étoit adjugé. Philelphe ayant gagné, fit raser impitoyablement la barbe à Timothée, quelques offres que pût lui faire celui-ci pour éviter cet affront. A la présomption, Philelphe joignoit une inconstance, une inquiétude, une prodigalité, qui semèrent sa vie d'épines. Il la termina à Florence en 1481, à 83 ans. On fut obligé de vendre les meubles de sa chambre & les ustensiles de sa cuisine pour

payer ses funérailles. C'est sans fondement qu'on l'accuse d'avoir privé le public du livre de Cicéron, intitulé : *De Gloria* ; & de se l'être attribué en le refondant dans ses ouvrages. On a de lui : I. Des *Odes* & des *Poésies*, 1488, in-4°, & 1497, in-fol. II. Des *Discours*, Venise, 1492, in-fol. III. Des *Dialogues*, des *Satyres*, Milan, 1476, in-fol., Venise, 1502, in-4° ; & Paris, 1508, in-4°. IV. Un grand nombre d'autres ouvrages en latin, en vers & en prose. Les plus connus sont les *Traité de Morali disciplina* ; *De Exilio* ; *De Joci & Serii*, les mêmes que ses *Epigrammes* ; & ses deux livres, *Conviviorum*, ou des Repas, pleins d'érudition. Toutes ses *Œuvres*, réimprimées à Bâle en 1739, in-folio, montrent beaucoup de savoir, des vues sages, un style pur & facile. Le recueil de ses *Lettres*, de l'édition de Venise, 1502, in-fol., est peu commun. — Marius PHILELPE, son fils, mort un an avant son pere, laissa aussi des *Poésies*.

PHILÉMON, poète comique Grec, étoit fils de Damon & contemporain de Ménandre. Il'emporta souvent sur ce poète, moins par son mérite que par les intrigues de ses amis. Plaute a imité sa Comédie du *Marchand*. On dit qu'il mourut de rire, en voyant son âne manger des figues. Il avoit alors environ 97 ans. — PHILÉMON le Jeune, son fils, composa aussi 54 *Comédies*, dont il nous reste des fragmens considérables, recueillis par Grocius. Ils prouvent qu'il n'étoit pas un poète du premier rang. Il

floriffoit vers l'an 274 avant J. C.

PHILÉMON, (S.) homme riche de la ville de Coloffes, fut converti à la foi chrétienne par Epaphras, disciple de S. Paul. Sa maison étoit une retraite pour les fideles. Sa femme Appia & lui étoient la bonne odeur de la ville par leurs vertus, & la ressource de tous les malheureux par leurs libéralités. Onésime, esclave de Philémon, l'ayant volé, s'enfuit à Rome, où S. Paul l'instruisit de la Religion, & lui donna le baptême. L'Apôtre le renvoya ensuite à son maître, auquel il le recommanda par une Lettre qui est un modele d'éloquence persuasive (voy. ONÉSIME). Les Grecs rapportent plusieurs particularités de la vie & de la mort de Philémon, qui sont plus qu'incertaines. Ils le font martyriser à Coloffes avec sa femme, dans une émotion populaire. Les Latins & les Grecs célèbrent leurs fêtes le 22 novembre.

PHILÉTAS, poète & grammairien Grec, de Cos, précepteur de Ptolomée Philadelphie, composa des *Elégies*, des *Epigrammes* & d'autres ouvrages qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous. Ovide & Properce l'ont célébré dans leurs *Poésies*, comme un des meilleurs poètes de son siecle.

PHILETUS, hérétique du premier siecle, qui, sans nier formellement la Résurrection, soutenoit qu'elle étoit déjà opérée, & qu'elle n'étoit que le passage du péché à la grace. C'est de lui que parle S. Paul dans la seconde Epître à Timothée : *Ex quibus est Hymenaus & Philetus dicentes resurrectionem*

esse jam factam, & subverterunt quorundam fidem.

PHILIPPE II, roi de Macédoine, 4e. fils d'Amyntas, fut élevé à Thebes, où son pere l'avoit envoyé en otage. Il fit éclater dès sa jeunesse cette souplesse de génie, cette grandeur de courage, qui lui fit un nom si célèbre & de si puissans ennemis. Après la mort de Perdiccas III son frere, il se fit déclarer le tuteur de son neveu, & se mit bientôt sur le trône à sa place, l'an 360 avant J. C. L'état étoit ébranlé par les secousses de différentes révolutions; Philippe s'appliqua à l'affermir. Les Illyriens, les Péoniens & les Thraces voulurent profiter de sa jeunesse pour lui déclarer la guerre. Il défarma ces deux derniers peuples par des présens & des promesses, & l'autre n'osa remuer. Vainqueur par la politique & par la ruse, il déclara libre Amphipolis, ville qu'Athenes revendiquoit comme une colonie. Son dessein étoit de ménager cette république, & de ne point épuiser ses forces en voulant garder cette place. Les Athéniens, peu sensibles à son attention, armerent pour lui ôter la couronne; mais le roi Macédonien les vainquit auprès de Méthonte, & fit un grand nombre de prisonniers qu'il renvoya sans rançon. Cette victoire fut le fruit de la discipline qu'il avoit mise dans ses troupes: la phalange Macédonienne en eut le principal honneur; c'étoit un corps d'infanterie pesamment armé, composé pour l'ordinaire de 16,000 hommes, qui avoient chacun un bouclier de six pieds de

hauteur, & une pique de 21 pieds de long. Le succès de ses armes, & sur-tout sa générosité après la victoire, firent désirer son alliance & la paix au peuple d'Athenes; & les esprits y étant disposés de part & d'autre, elle ne tarda pas d'être conclue. Les circonstances étoient favorables pour se venger des Illyriens. Philippe arma contre eux, les vainquit, & affranchit ses états de leur joug. Son ambition, secondée par sa prudence & par sa valeur, le rendit maître de Crénides, ville bâtie par les Thrasiens, & à laquelle il donna son nom. Les mines d'or qui étoient aux environs de cette ville, en rendoient la prise très-importante. Il y mit beaucoup d'ouvriers, & fit battre en son nom la monnoie d'or. Philippe employa ses richesses à acheter des espions & des partisans dans toutes les villes importantes de la Grece, & à faire des conquêtes sans la voie des armes. Le mariage du monarque Macédonien avec Olympias, fille de Néoptolême roi des Molosses, & la naissance d'Alexandre (depuis surnommé *le Grand*) mirent le comble à sa prospérité. Plutarque rapporte que Philippe absent de ses états, apprit trois grandes nouvelles le même jour; qu'il avoit été couronné aux Jeux-Olympiques, qu'il avoit remporté une victoire contre les Illyriens, & qu'il lui étoit né un fils. Il écrivit lui-même à Aristote, pour le prier de se charger de son éducation, & la lettre ne fait pas moins d'honneur au monarque qu'au philosophe (*voyez* ARISTOTE). Cependant il étendoit ses con-

quêtes dans la Thrace. Méthon, petite ville de cette contrée, ne put résister long-tems à sa bravoure; mais ce siege lui devint funeste, par un coup de fleche que lui lança Aster dans l'œil droit (voyez ASTER). Philippe méditoit depuis long-tems le projet d'envahir la Grece. Il fit la premiere tentative sur Olynthe, colonie & rempart d'Athenes. Cette république, fortement animée par l'éloquence de Démosthenes, envoya 17 galères & 2000 hommes à son secours; mais tous ces efforts furent inutiles contre les reffources de Philippe. Ce prince corrompit les principaux citoyens de la ville, & Olynthe lui fut livrée. Maître de cette place, il la détruisit de fond en comble, & gagna les villes voisines par ses largesses & par les fêtes qu'il donna au peuple. Il tomba ensuite sur les Phocéens & les vainquit. Philippe se fit déclarer chef des Amphictyons, & leur fit ordonner la ruine des villes de la Phocide. La Grece commençoit à ouvrir les yeux sur sa politique cruelle. Philippe, craignant de la soulever, retourna comblé de gloire dans la Macédoine; mais toujours avide du sang & de l'or, il porta le feu de la guerre dans l'Illyrie, dans la Thrace & dans la Chersonese. Il se tourna ensuite contre l'Eubée, isle qu'il nommoit, à cause de sa situation, les entraves de la Grece. Il se rendit maître de la plus grande partie de ce pays, autant par l'or que par le fer; mais Phocion vint délivrer ce pays de la domination tyrannique du roi de Macédoine. Philippe,

poursuivi par un ennemi, qu'il ni son argent, ni ses armes ne purent ébranler, déclara la guerre aux Scythes, & fit sur eux un butin considérable. Obligé de combattre, à son retour, les Triballiens, il fut atteint d'une fleche qui le blessa à la cuisse. A peine fut-il guéri de cette blessure, qu'il tourna de nouveau toutes ses vues contre la Grece. Il entra d'abord dans la Béotie, & les armées en vinrent aux mains à Cheronée, l'an 338 avant J. C. Le combat fut long, & la victoire se décida enfin pour Philippe. Le vainqueur érigea un trophée, offrit des sacrifices aux dieux, & se livra à la débauche dans une fête qu'il ordonna pour célébrer son triomphe. L'ivresse du vin augmentant celle de son orgueil, il vint sur le champ de bataille insulter aux morts & aux prisonniers. L'orateur Démades, qui étoit du nombre des captifs, choqué de cette indignité, ne put s'empêcher de dire au prince: *Pourquoi jouer le rôle de Therfite, lorsque vous pourriez être un Agamemnon?* Cet avis généreux valut la liberté à Démades, & des traitemens plus doux aux compagnons de son infortune. Philippe, vainqueur de la Grece, osa prétendre à la conquête des Perses; il se fit nommer chef de cette entreprise dans l'assemblée générale des Grecs. Il se préparoit à exécuter ce projet, lorsqu'il fut assassiné dans un festin par Pausanias, un de ses gardes, l'an 336 avant J. C. dans la 47e. année de son âge, après en avoir régné 24. Philippe avoit les vices & les apparences des

vertus qui naissent d'une ambition démesurée. Sa politique, son art de dissimuler, ses intrigues doivent être attribuées à son ardeur pour les conquêtes: il avoit cette éloquence que donnent les fortes passions; cette activité & cette patience dans les fatigues de la guerre, fruit d'un amour insatiable pour la gloire. Il étoit généreux, magnanime, vertueux, moins par principes que par caprice. On ne fait pourquoi il se faisoit dire tous les jours: *Philippe, souviens-toi que tu es mortel*. La conséquence de cette vérité eût dû être de rendre ses états heureux, & de laisser en paix ceux des autres. Parmi le grand nombre de faits & de paroles mémorables qu'a rapporté Plutarque de ce prince, voici ceux qui le caractérisent davantage. On le sollicitoit de favoriser un seigneur de sa cour, qui alloit perdre sa réputation par un jugement juste, mais sévère: Philippe ne voulut pas y consentir, & ajouta: *J'aime mieux qu'il soit déshonoré que moi*. Une pauvre femme le sollicitoit de lui rendre justice; & comme il la renvoyoit de jour en jour, sous prétexte qu'il n'avoit pas le tems: *Cessez donc d'être roi*, lui dit-elle avec émotion. Philippe sentit toute la force de ce reproche, & la satisfit sur le champ. Une autre femme vint lui demander justice au sortir d'un grand repas, & fut condamnée. *J'en appelle*, s'écria-t-elle tout de suite. — *Et à qui en appelez-vous?* lui dit le monarque. — *A Philippe à jeun*. Cette réponse ouvrit les yeux du roi, qui rétracta son jugement.... Un mot

de Philippe qui lui fait moins d'honneur que les actions précédentes, étoit qu'on amuse les enfans avec des jouets, & les hommes avec des sermens. Maxime odieuse, qui fut l'ame & le principe de sa politique, & qui, dans ces tems d'une malheureuse philosophie, est devenue tellement la ressource du mensonge, que ce n'en est plus une.

PHILIPPE V, roi de Macédoine, obtint cette couronne après la mort d'Antigone son cousin, l'an 220 avant J. C. Les commencemens de son regne furent glorieux par les conquêtes d'Aratus. Ce général étoit autant recommandable par son amour pour la justice, que par son habileté dans la guerre; mais il devint odieux à un prince qui vouloit se livrer à tous les vices. Philippe eut la lâche cruauté de le faire empoisonner. Il porta ensuite la guerre en Illyrie, en Italie, & y eut des succès. Il menaçoit la Grece; mais les Romains ayant pris le parti des Grecs, le vainquirent dans plusieurs occasions importantes. Philippe, contraint de demander la paix, l'obtint à des conditions humiliantes. Des chagrins domestiques vinrent aigrir ceux que lui causoient les pertes qu'il essuyoit au-dehors. Le mérite de son fils Démétrius excita sa jalousie, & celle de Persée son autre fils. Ce frere indigne l'accusa auprès de son pere d'avoir des vues sur le trône. Philippe, trop crédule, le fit mourir par le poison. La privation d'un tel fils lui ouvrit les yeux sur son injustice & sur celle de Persée. Il avoit dessein d'élever

Antigone sur le trône, à la place d'un fils injuste & barbare; la mort l'empêcha d'exécuter son projet: il mourut à Amphipolis, l'an 178 avant J.C., après un regne de 42 ans.

PHILIPPE, Phrygien d'origine, qu'Antiochus Epiphanes établit gouverneur de Jérusalem. Il tourmenta cruellement les Juifs, pour les obliger de changer de religion. Antiochus, sur le point de mourir, établit le même Philippe régent du royaume, & lui mit entre les mains son diadème, son manteau royal & son anneau, afin qu'il le rendit à son fils, le jeune Antiochus Eupator. Mais Lyfias s'empara du gouvernement sous le nom de cet enfant. Philippe qui n'étoit pas le plus fort, s'enfuit en Egypte avec le corps d'Epiphanes, pour demander du secours contre l'usurpateur; & l'année suivante il profita de l'absence de Lyfias qui étoit occupé contre les Juifs. Il se jeta dans la Syrie & prit Antioche; mais Lyfias, revenant aussi-tôt sur ses pas, reprit la ville, & fit mourir Philippe.

PHILIPPE, fils d'Hérode le Grand & de Cléopâtre, & frere d'Antipas, épousa Salomé, cette danseuse qui demanda la tête de Jean-Baptiste. Auguste ayant confirmé le testament d'Hérode, qui laissoit à Philippe la tétrarchie de la Gaulonite, de la Béthanie & de la Panéade, ce prince vint dans ses états, où il ne s'occupa qu'à rendre ses sujets heureux. Il aimoit sur-tout la justice, & pour en assurer l'exécution, il parcourut toutes les villes de son obéissance, faisant porter

une espece de trône, où il s'asseyoit pour la rendre, satisfaisant tout le monde par sa clémence & son équité. Il fit rétablir magnifiquement la ville de Panéade, qu'il appella *Césarée* en l'honneur de Tibere; & c'est ce qui la fit nommer *Césarée de Philippe*. Il augmenta aussi le bourg de Bethsaïde, & lui donna le nom de *Juliade*, à cause de Julie, fille d'Auguste. Il mourut après 37 ans de regne, la 202 année de Tibere. — Il y a eu un autre PHILIPPE, aussi fils du grand Hérode, mais d'une femme nommée Mariamne, lequel épousa Hérodiade, & fut pere de la Salomé dont nous parlons à la tête de cet article.

PHILIPPE, (S.) Apôtre de J. C., naquit à Bethsaïde, ville de Galilée, sur le bord du Lac de Génésareth. Le Sauveur l'appella le lendemain de la vocation de S. Pierre & de S. André, & lui dit de le suivre. Il alla dire à Nathanaël qu'il avoit trouvé le Messie, & assista aux noces de Cana. Ce fut à lui que l'Homme-Dieu s'adressa, lorsque voulant nourrir 5000 hommes qui le suivoient, il demanda où l'on pourroit acheter du pain pour tant de monde? Philippe lui répondit, » qu'il en faudroit pour plus » de 200 deniers ». Pendant le long discours que J. C. tint à ses Apôtres la veille de sa Passion, Philippe le pria de leur faire voir le Pere. Mais le Sauveur lui répondit: *Philippe, celui qui me voit, voit aussi mon Pere*. Voilà ce que l'Evangile nous apprend de ce S. Apôtre. Les auteurs ecclésiastiques fort anciens, disent qu'il alla prêcher l'Evangile en Phrygie,

& qu'il mourut à Hiéraple ville de cette province.

PHILIPPE, le second des Sept Diacres que les Apôtres choisirent après l'Ascension de J. C. On croit qu'il étoit de Césarée en Palestine; au moins est-il certain qu'il y demouroit, & qu'il y avoit 4 filles vierges, distinguées par l'esprit de prophétie. Après le martyre de S. Etienne, les Apôtres s'étant dispersés, le diacre Philippe alla prêcher l'Evangile dans Samarie, où il fit plusieurs conversions éclatantes. Il y étoit encore, lorsqu'un Ange lui commanda d'aller sur le chemin qui descendoit de Jérusalem à Gaza. Philippe obéit, & rencontra l'eunuque de Candace reine d'Ethiopie, qui lisant le prophete Isaïe, donna à Philippe occasion de l'instruire & de lui faire connoître J. C. Rien de plus touchant, d'un récit plus simple & plus vrai, que ce qui est rapporté à ce sujet dans le chapitre 8 des Actes des Apôtres.

PHILIPPE - BENITI ou BENIZZI, (S.) 5^e général des Servites, & non fondateur de ces Religieux, comme quelques-uns l'ont dit, né à Florence en 1232 d'une famille noble, obtint l'approbation de son ordre dans le concile général de Lyon, en 1274, & mourut à Todi, le 22 août 1284. Clément X le mit en 1671 dans le catalogue des Saints. Les fondateurs de l'ordre des Servites font au nombre de sept, dont on fait l'office le 11 février. Ce Saint fit de la sanctification de ses Religieux, le principal objet de son zele, persuadé que c'étoit le premier de ses devoirs,

Il nommoit le Crucifix son livre, & c'est en le contemplant qu'il rendit le dernier soupir.

PHILIPPE DE NÉRI, voy. NÉRI.

PHILIPPE, (Marc-Jules) empereur Romain, surnommé l'Arabe, né à Bostres ou Bosra en Arabie, d'une famille obscure, s'éleva par son mérite aux premiers grades militaires. L'ambition de régner, regardée dans ces tems de ténèbres comme une vertu, lui fit assassiner Gordien le Jeune, dont il étoit capitaine des gardes, & se fit élire empereur à sa place l'an 244. Philippe, impatient de retourner à Rome, céda la Mésopotamie aux Perses, & revint en Syrie avec son armée. Quelques auteurs disent au contraire que Philippe ne céda rien aux Parthes, & qu'il remporta sur eux des avantages considérables: Gruter rapporte une ancienne inscription où Philippe est nommé vainqueur des Parthes. Quoi qu'il en soit, de retour à Rome, il tâcha de s'attirer l'amitié du peuple par sa douceur & ses libéralités. Le crime l'avoit porté sur le trône, mais dès qu'il y fut, il montra des vertus. Il fit beaucoup de réglemens salutaires, & tourna tous ses soins vers la conservation de la paix. Il fit faire un canal au-delà du Tibre, pour fournir de l'eau à un quartier de la ville qui en manquoit. Il entreprit d'abolir à Rome les lieux de prostitution, & exécuta, si nous en croyons Eusebe, ce projet difficile, dans une ville si vaste & si corrompue. Il accorda aux Chrétiens la permission de faire en public tous les exercices de leur religion.

religion. On assure même qu'il l'embrassa ouvertement lui-même. Eusebe, S. Jérôme, Vincent de Lerins, Orose, &c., sont de ce sentiment; les mêmes auteurs, auxquels on peut joindre Rufin & Syncelle, disent qu'Origene écrivit deux lettres, l'une à ce prince, & l'autre à son épouse, avec un ton d'autorité qui auroit paru déplacé s'il n'avoit écrit à des Chrétiens. Eusebe rapporte qu'un jour veille de Pâques, ayant voulu entrer dans une église, l'évêque du lieu le repoussa, & lui dit, qu'il ne pouvoit être reçu, qu'il n'eût fait pénitence publique des crimes publics dont il étoit accusé, à quoi il se soumit humblement. D'autres ajoutent que cette église étoit celle d'Antioche, & que l'évêque étoit S. Babylas (*voyez ce mot*). Les auteurs qui rapportent ce fait, en étoient si peu éloignés, qu'il est difficile de se défendre de les croire. Rome commençoit à être heureuse sous son gouvernement, lorsqu'il fut tué près de Vérone, en 249, par ses propres soldats, après avoir été défait par Dece, qui avoit pris le titre d'empereur dans la Pannonie. Il étoit alors âgé de 45 ans, & en avoit régné 5 & quelques mois. Philippe son fils fut massacré entre les bras de sa mere Otacilia, n'ayant encore que 12 ans, & ayant déjà montré des qualités qui exciterent les regrets de l'empire. Un critique judicieux & équitable a publié une Dissertation intitulée : *Apologia pro Philippis*, où l'on réfute le portrait odieux que des écrivains passionnés ont fait du pere & du fils. *Voyez OTACILIA.*

Tome VII.

PHILIPPE, duc de Suabe, fils de Frédéric Barberousse, & frere de Henri VI, fut élu empereur après la mort de ce dernier, en 1198, par une partie des électeurs, tandis que l'autre partie donnoit la couronne impériale à Othon, duc de Saxe. Cette double élection alluma le feu de la guerre civile en Allemagne. Le pape demeura deux ans sans prendre aucun parti dans cette affaire, quoiqu'il fût sollicité fortement, tant par les deux prétendants, que par les seigneurs Allemands, & par les rois de France & d'Angleterre. Enfin l'an 1200 il céda à leurs sollicitations, & se décida en faveur d'Othon; parce que, disoit-il, Philippe de Suabe est excommunié par le pape Célestin, pour avoir envahi à main armée le patrimoine de S. Pierre, comme il l'a reconnu lui-même en en demandant l'absolution, & parce qu'il fait encore la guerre à l'Eglise Romaine par Marcoualde & Diopoulde ses capitaines. Philippe fut ensuite excommunié; mais ayant écrit au pape une lettre pleine de respect en 1206, le pontife leva l'anathême, & fit tous ses efforts pour réconcilier les deux rivaux. Cette réconciliation étoit sur le point d'être consommée, lorsque Philippe fut assassiné à Bamberg le 22 de juin 1208, à 34 ans, par Othon comte palatin de Baviere. Le meurtrier se vengea du refus que l'empereur lui avoit fait de lui donner sa fille, & de ce qu'il l'avoit empêché d'épouser celle du duc de Pologne. La mémoire de Philippe est respectée en Allemagne, comme celle d'un monarque généreux

N

& sage, & d'un guerrier courageux & prudent. Son regne ne fut que de onze années.

PHILIPPE I, roi de France, obtint le sceptre après son pere Henri I, en 1060, à l'âge de 8 ans, sous la régence & la tutelle de Baudouin V comte de Flandre, qui s'acquitta avec zele de son emploi de tuteur. Il défit les Gascons, qui vouloient se soulever, & mourut laissant le roi à l'âge de 15 ans. Ce jeune prince fit la guerre en Flandre contre Robert, le fils cadet de Baudouin, qui avoit envahi le comté de Flandre sur les enfans de son aîné. Philippe marcha contre lui avec une armée nombreuse, qui fut taillée en pieces auprès du Mont-Cassel. La paix fut le prix de la victoire, & le vainqueur jouit tranquillement de son usurpation. Guillaume le Conquérant, après avoir entièrement accablé l'Angleterre, tomba sur la Bretagne. Le duc implora le secours du roi de France, qui obtint la paix par ses armes. Elle fut rompue quelque tems après par un bon mot (voyez GUILLAUME le Conquérant). Philippe se délassa des fatigues de la guerre, par la débauche & la crapule. Dégoûté de sa femme Berthe, & amoureux de Bertrade, épouse de Foulques comte d'Anjou, il l'enleva à son mari; il se servit en 1093 du ministère des loix pour faire casser son mariage, sous prétexte de parenté, & Bertrade fit casser le sien avec le comte d'Anjou sous le même prétexte: un évêque de Beauvais les maria ensuite solennellement. Les deux époux étoient d'autant plus condamnables,

qu'ils avoient abusé de l'autorité sacrée & profane pour autoriser leur concubinage. Cette union fut déclarée nulle par le pape Urbain II, qui prononça cette sentence dans les propres états du roi, où il étoit venu chercher un asyle: tant étoit grande la fermeté que lui inspiroit le sentiment du devoir. Philippe envoya des députés au pape, qui obtinrent un délai; mais ne se pressant pas de réparer le scandale, il fut excommunié de nouveau dans un concile tenu à Poitiers en 1100. L'an 1104, Lambert, évêque d'Arras, député du pape Paschal II, lui rapporta son absolution à Paris, après lui avoir fait promettre de ne plus voir Bertrade: promesse qu'il ne tint pas. Suger nous apprend que leurs fils furent déclarés capables de succéder à la couronne; c'est qu'il est à croire qu'on perdit enfin de vue le défaut de leur naissance. Philippe mourut à Melun, en 1108, à 57 ans, après avoir été témoin de la premiere Croisade, à laquelle il ne voulut prendre aucune part. Son regne, qui comprend 48 ans, a été le plus long de ceux qui l'avoient précédé, excepté celui de Clotaire; & de tous ceux qui l'ont suivi, excepté ceux de Louis XIV & de Louis XV. Il fut célèbre par plusieurs grands événemens; mais Philippe ne joua aucun rôle important. Il parut d'autant plus méprisable à ses sujets, que ce siecle étoit plus fécond en héros, & qu'il étoit plus occupé de ses amours que des affaires d'état.

PHILIPPE II, surnommé *Auguste, le Conquérant & Dieu-*

Donné, né en 1165, de Louis VII, dit le *Jeune*, roi de France, & d'Alix, sa 3e. femme, fille de Thibault comte de Champagne; parvint à la couronne après la mort de son pere, en 1180, à l'âge de 15 ans. Sa jeunesse ne fut point comme celle de la plupart des autres princes; il évita l'écueil des plaisirs, & son courage n'en fut que plus vif. Le roi d'Angleterre paroissoit vouloir profiter de sa minorité pour envahir une partie de ses états. Philippe marcha contre lui, & le força, les armes à la main, à confirmer les anciens traités entre les deux royaumes. Dès que la guerre fut terminée, il fit jouir son peuple des fruits de la paix. Il réprima les brigandages des grands seigneurs, chassa les comédiens comme une source de corruption & de désordre, ordonna des peines contre les blasphémateurs, fit paver les rues & les places publiques de Paris, & réunit dans l'enceinte de cette capitale une partie des bourgs qui l'environnoient. Paris fut fermé par des murailles avec des tours. Les citoyens des autres villes se piquerent aussi de fortifier & d'embellir les leurs. Les Juifs exerçoient depuis longtemps en France des friponneries horribles. Philippe les chassa de son royaume, & déclara ses sujets quittes envers eux: action injuste, si on ne la considère pas comme une espece de représaille, & une punition propre à des gens enrichis de vols & de rapines. La tranquillité de la France fut troublée par un différend avec le comte de Flandre, qui fut heureuse-

ment terminé en 1184. Quelque tems après il fit la guerre à Henri II, roi d'Angleterre, auquel il enleva les villes d'Issoudun, de Tours, du Mans & d'autres places. Le desir de chasser les infideles de la Terre-Sainte, & la nécessité de les combattre chez eux pour les empêcher d'envahir l'Europe, animoient alors tous les rois & les peuples. Philippe s'embarqua en 1190 avec Richard I, roi d'Angleterre. Ces deux monarques allerent mettre le siege devant Acre, qui est l'ancienne Ptolemais. Presque tous les Chrétiens d'Orient s'étoient rassemblés devant cette place importante: Saladin étoit embarrassé vers l'Euphrate dans une guerre civile. Quand les deux monarques Européens eurent joint leurs forces à celles des Chrétiens d'Asie, on compta plus de 300,000 combattans. Acre se rendit le 13 juillet 1191; mais la discorde, qui devoit nécessairement diviser deux rivaux de gloire & d'intérêt, tels que Philippe & Richard, fit plus de mal que ces trois cent mille hommes ne firent d'exploits heureux. Philippe, fatigué de ces divisions & de l'ascendant que prenoit en tout Richard, retourna dans sa patrie, qu'il eût dû revoir avec plus de gloire (*voyez S. BERNARD, GODEFROI DE BOUILLON, LOUIS VII, LOUIS IX, PIERRE l'Hermitte, SUGER, &c.*). L'année suivante, il obligea Baudouin VIII, comte de Flandre, de lui laisser le comté d'Artois. Il tourna ensuite ses armes contre Richard, roi d'Angleterre, sur lequel il prit Evreux & le Vexin. Philippe

avoit promis sur les saints Évangiles de ne rien entreprendre contre son rival pendant son absence ; aussi les suites de cette guerre ne furent pas heureuses. Le monarque François, repoussé de Rouen avec perte, fit une trêve de six mois, pendant laquelle il épousa Ingelburge, princesse de Danemarck, d'une beauté & d'une vertu égales. La répudiation de cette femme qu'il quitta pour épouser Agnès, fille du duc de Meranie, le brouilla avec le Saint-Siege, toujours attentif à maintenir la sainteté & l'indissolubilité du mariage. Le pape fulmina une sentence d'excommunication contre lui ; mais elle fut levée, sur la promesse qu'il fit de reprendre son ancienne épouse (voyez INGELBURGE). Jean Sans-Terre succéda l'an 1199 à la couronne d'Angleterre, au préjudice de son neveu Artus, à qui elle appartenoit de droit. Le neveu, appuyé par Philippe, prend les armes contre l'oncle. Jean Sans-Terre le défait dans le Poitou, le fait prisonnier & lui ôte la vie. Le meurtrier cité devant la cour des pairs de France, & n'ayant pas comparu, fut déclaré coupable de la mort de son neveu, & condamné à perdre la tête en 1203. Ses terres, situées en France, furent confisquées au profit du roi. Philippe se mit bientôt en devoir de recueillir le fruit du crime du roi son vassal. Il s'empara de la Normandie, porta ensuite ses armes victorieuses dans le Maine, l'Anjou, la Touraine, le Poitou, & remit ces provinces, comme elles étoient anciennement,

sous l'autorité immédiate de sa couronne. Il ne resta que la Guyenne à l'Anglois dans le ressort de la France. Pour comble de bonheur, Jean son ennemi s'étoit brouillé avec la cour de Rome, qui venoit de l'excommunier. Cette foudre ecclésiastique fut fort favorable à Philippe. Innocent III lui remit entre les mains, & lui transféra le royaume d'Angleterre en héritage perpétuel. Le roi de France, excommunié autrefois par le pape, avoit déclaré ses censures nulles & abusives ; il pensa tout différemment, quand il se vit l'exécuteur d'une Bulle qui lui donnoit l'Angleterre (voyez à l'article MARTIN IV, la réflexion d'un philosophe sur cette conduite des rois). Pour donner plus de force à la sentence de Rome, il employa une année entière à faire construire 1700 vaisseaux, & à préparer la plus belle armée qu'on eût jamais vue en France. L'Europe s'attendoit à une bataille décisive entre les deux rois, lorsque Jean se réconcilia avec le pape, & mit son royaume dans la dépendance du Saint-Siege. Le pontife défendit à Philippe de rien entreprendre contre l'Angleterre, devenu fief de l'Eglise Romaine, & contre Jean qui étoit sous sa protection. Cependant les armemens qu'avoit faits Philippe, avoient alarmé toute l'Europe ; l'Allemagne, l'Angleterre & les Pays-Bas se réunirent contre lui. Ferrand, comte de Flandre, se joignit à l'empereur Othon IV. Le roi de France se signala à la bataille de Bouvines, donnée en 1214 entre

Tournay & Lille (& non à Bouvines, près de Dinant, comme quelques auteurs l'ont cru), & la gagna complètement. Le comte de Flandre & le comte de Boulogne furent menés à Paris, les fers aux pieds & aux mains : c'étoit une coutume barbare de ce tems-là. Le vainqueur ne fit aucune conquête du côté de l'Allemagne ; mais il en eut bien plus de pouvoir sur ses vassaux. Philippe fut ensuite appelé au royaume d'Angleterre par les sujets du roi Jean, lassés de la domination de ce monarque. Le roi de France se conduisit en politique : il engagea les Anglois à demander son fils Louis pour roi ; mais comme il vouloit en même tems ménager le pape, & ne pas perdre la couronne d'Angleterre, il prit le parti d'aider le prince son fils, sans paroître agir lui-même. Louis fait une descente en Angleterre, est couronné à Londres, & excommunié à Rome en 1216 ; mais cette excommunication ne changea rien au sort de Jean, qui mourut de douleur. Sa mort éteignit le ressentiment des Anglois qui, s'étant déclarés pour Henri III son fils, forcèrent Louis à sortir d'Angleterre. Philippe-Auguste mourut peu de tems après, en 1223, dans la 58^e. année de son âge. Ce prince étoit plus que conquérant : il fut un grand roi, un bon politique, magnifique dans les actions d'éclat, économe dans le particulier, exact à rendre la justice, sachant employer tour-à-tour les caresses & les menaces, les récompenses & les châtimens ;

zélé pour la Religion, & toujours porté à défendre l'Eglise & à secourir les indigens. Ses entreprises furent presque toujours heureuses, parce qu'il méditoit ses projets avec lenteur, & qu'il les exécutoit avec célérité. Quoique plus porté à la colere qu'à la douceur, & à punir qu'à pardonner, il fut regretté par ses sujets comme un puissant génie & comme le pere de la patrie.

PHILIPPE III, surnommé *le Hardi*, fut proclamé roi de France en Afrique, après la mort de S. Louis son pere, le 25 août 1270. Il remporta une victoire sur les Infideles, & après avoir conclu avec le roi de Tunis une treve de 10 ans, il revint en France. Philippe porta ensuite ses armes dans la Castille, pour défendre les prétentions d'Alfonse de la Cerda, fils de Blanche sa sœur, qui venoit d'être exclus de la couronne, & fit d'abord quelques actions de bravoure ; mais il fut bientôt obligé de se retirer, sans avoir pu enlever le trône au compétiteur de son neveu. Son regne est éternellement mémorable par la journée des *Vêpres Siciliennes*. On a appelé de ce nom, le massacre des François qui étoient dans l'isle de Sicile. Cette tragédie éclata le 30 mars, le lendemain du jour de Pâques 1282, au son de la cloche des Vêpres. La fureur & le carnage commencerent à Palerme, & se communiquerent avec une rapidité étonnante de ville en ville. Jamais la vengeance ne se signala par des fureurs aussi barbares : on vit des peres ouvrir la ventre de leurs filles,

pour y chercher les fruits de l'amour qu'elles avoient eu pour des François. Il est à croire que de révoltans excès avoient excité dans l'ame des Siciliens une haine si forcenée (voyez CHARLES de France, comte d'Anjou). Un seul François vertueux échappa au massacre général (voyez PORCELLETS), Philippe le Hardi, pour s'en venger, marcha en personne contre Pierre III, roi d'Aragon (voyez son article & MARTIN IV); mais il eut peu de succès; & mourut d'une fièvre maligne à Perpignan, le 6 octobre 1285, à 40 ans. Les qualités de ce prince furent la valeur, la bonté, la libéralité, l'amour de la justice & de la Religion. Sa simplicité & son peu de méfiance nuisirent souvent à ses entreprises. C'est sous ce règne que les premières lettres de noblesse furent données, l'an 1270, en faveur de Raoul, argentier du roi.

PHILIPPE IV, roi de France & de Navarre, surnommé *le Bel*, né à Fontainebleau en 1268, monta sur le trône après son pere Philippe le Hardi, en 1285. Il cita au parlement de Paris Edouard I, roi d'Angleterre, pour rendre compte de quelques violences faites par les Anglois sur les côtes de Normandie; & domontade aussi inutile que dangereuse. Ce prince ayant refusé de comparoître, fut déclaré convaincu du crime de félonie, & la Guienne lui fut enlevée en 1293, par Raoul de Nesle, connétable de France. Le monarque Anglois implora le secours de l'empereur, du duc

de Bar & du comte de Flandre; qui se liguerent contre le roi de France. Philippe eut d'abord des avantages en Guienne & en Flandre. Vainqueur à Furnes en 1296, il obligea les Anglois & les Flamands à accepter la paix; mais elle ne fut pas de durée. Philippe ayant invité Gui de Dampierre, comte de Flandre, à une entrevue, le retint prisonnier, s'empara de son pays, où il établit des gouverneurs qui se rendirent odieux par leur tyrannie. On se révolta: Philippe envoya une puissante armée qui fut entièrement défaite en 1302, à la bataille de Courtray, où périt le comte d'Artois avec 20,000 hommes & l'élite de la noblesse françoise. Philippe s'en vengea le 18 août 1304, à la bataille de Mons en Puelle. Il fit ensuite la paix avec les Flamands. Une guerre nouvelle, mais moins sanguinaire que les précédentes, occupa en même tems Philippe; nous voulons parler de ses démêlés avec le pape Boniface VIII. Le premier sujet de mécontentement de ce pontife, venoit de ce que le roi avoit donné retraite aux Colonnes, ses ennemis; Philippe avoit aussi des sujets de se plaindre de Boniface, qui avoit voulu l'obliger malgré lui à vivre en paix avec ses voisins, qui pouvoit extrêmement loin ses prétentions sur les collations des bénéfices, & vouloit partager avec le monarque les décimes levées sur le clergé. La résistance de Philippe à ses volontés, irrita le pape qui donna la Bulle *Clericis Laicos*, par laquelle il défendoit aux ecclésiastiques de payer aucun subside

un prince sans l'autorité du Saint-Siège. Une seconde Bulle qui commence par ces mots : *Ausculta, fili*; prouve que le pape s'attribuoit le droit de faire rendre compte au roi du gouvernement de son état, & d'être le souverain juge entre lui & ses sujets. Philippe ayant fait brûler cette Bulle, le 11 février 1302, le pape en donna une nouvelle qui débute ainsi : *Unam sanctam*. Il y prétendoit que la puissance temporelle étoit soumise à la spirituelle, & que le pape a droit de déposer les souverains. C'étoit la jurisprudence du tems; les rois même ne s'en défendoient pas, & en profitoient souvent (voy. MARTIN IV, GRÉGOIRE VII, LOUIS V empereur). Les Etats-Généraux convoqués par Philippe, interjetèrent appel au concile général. Le pape venoit de l'excommunier par une Bulle foudroyante, qui mettoit le royaume en interdit. Nogaret fut envoyé vers le pontife, en apparence pour lui signifier l'appel au futur concile, mais réellement pour l'enlever, de concert avec les Colonnes. Ils l'investirent dans la ville d'Anagni, & se saisirent de sa personne; violence qui le fit mourir de chagrin. Benoît XI, son successeur, termina tous ces malheureux différends. Clément V, qui fut pape après lui, annulla, dans le concile de Vienne, tout ce que Boniface VIII avoit fait contre la France. Ce fut dans cette assemblée que fut résolue la perte des Templiers (voyez CLÉMENT V & MOLAY). Nous ne répéterons pas ici ce que nous avons dit à ces deux articles; nous nous contenterons

de dire que l'innocence & la scélératesse générale & absolue des Templiers sont également incroyables. Il a paru en 1783 une brochure où un Frédéric Nicolai prétend prouver la certitude des crimes les plus révoltans, attribués à ces malheureux chevaliers; mais les erreurs de tous les genres, dont cet ouvrage fourmille, des injures atroces contre l'Eglise Catholique, un triste scepticisme à l'égard des plus précieuses vérités, semblent prouver que l'auteur n'a cherché qu'à trouver des complices. Philippe mourut d'une chute de cheval, en 1314, à 46 ans, après avoir recueilli une partie des biens des Templiers. Ce prince aliéna le cœur de ses sujets par ses exactions horribles, par les fréquentes altérations des monnoies, qui le firent appeler *le Faux-Monnoyeur*; par la puissance absolue qu'il donna à des ministres avarés & insolens, & par ses emportemens qui le rendoient souvent cruel.

PHILIPPE V, roi de France, surnommé *le Long* à cause de sa grande taille, étoit fils puîné de Philippe le Bel. Il portoit le nom de comte de Poitou, lorsqu'il succéda en 1316 à Louis Hutin son frère, ou plutôt à Jean I son neveu, qui ne vécut que 8 jours, à l'exclusion de Jeanne sa niece, sœur de ce Jean. Il fit la guerre aux Flamands, renouvella l'alliance faite avec les Ecoffois, chassa les Juifs de son royaume, & mourut le 3 janvier 1322, à 28 ans. Sa douceur & sa générosité avoient donné des espérances. Il avoit formé le projet d'établir l'unité des poids & des

mesures dans le royaume; mais il y rencontra des difficultés qu'il ne put surmonter. Les lépreux furent encore en grand nombre sous ce regne. Cette maladie, si dégoûtante & si horrible, étoit presque recherchée. Ils jouissoient de grands biens dans leurs hôpitaux, & ne payoient point de subsides. Ils commencerent à exciter l'envie, & on les accusa d'avoir, de concert avec les Juifs & les Turcs, jeté leurs ordures & des sachets de poison dans les puits & dans les fontaines. On leur attribua, peut-être avec aussi peu de fondement, plusieurs crimes contre nature. Un grand nombre furent condamnés au feu, & les autres enfermés très-étroitement dans les *Léproseries*. Le regne de Philippe le Long est recommandable par quantité de sages ordonnances sur les cours de justice & sur la maniere de la rendre.

PHILIPPE DE VALOIS, 1er. roi de France de la branche collatérale des Valois, étoit fils de Charles comte de Valois, frere de Philippe le Bel. Il monta sur le trône en 1328, à la mort de son cousin Charles le Bel, après avoir eu pendant quelque tems la régence du royaume. La France fut déchirée au commencement de son regne par des disputes sur la succession à la couronne. Edouard III, roi d'Angleterre, y prétendoit, comme petit-fils de Philippe le Bel par sa mere; mais Philippe de Valois s'en saisit, comme premier prince du sang. Les peuples lui donnerent, à son avènement au trône, le nom de *Fortuné*; il

put y joindre, pendant quelque tems, celui de *Victorieux* & de *Juste*. Le comte de Flandre son vassal, ayant maltraité ses sujets, & les sujets s'étant soulevés, il marcha au secours de ce prince. Il livra bataille aux rebelles à Cassel, fait des prodiges de valeur, & remporta une victoire signalée le 24 août 1328. De retour à Paris, il entra dans la cathédrale pour rendre grâces à Dieu, à cheval & avec tous ses ornemens guerriers, & fut représenté dans cet état par la statue équestre qu'on y voit encore, & que quelques écrivains ont prise pour celle de Philippe le Bel. Philippe consacra le tems de la paix à régler le dedans de son royaume. Les financiers furent recherchés, & plusieurs condamnés à mort; entr'autres Pierre Remi, général des finances, qui laissa près de 20 millions. Il donna ensuite l'ordonnance sur les francs-fiefs, qui impose des droits sur les églises & sur les roturiers qui avoient acquis des terres nobles. Ce fut alors que commença à s'introduire la forme de l'*Appel comme d'abus*, qui a été quelquefois utile & nécessaire, mais dont on a peut-être encore plus souvent abusé. L'année 1329 fut marquée par un hommage solennel qu'Edouard, roi d'Angleterre, vint lui rendre à Amiens, genoux en terre & tête nue, pour le duché de Guienne. La paix intérieure du royaume fut troublée par les différends sur la distinction des deux puissances, & sur la juridiction ecclésiastique, attaquée fortement par Pierre de Cugnieres, avocat du

roi, défenseur de la justice féculiere. On indiqua une assemblée pour entendre les deux parties devant le roi: ce magistrat y parla. Bertrand, évêque d'Autun, & Roger, archevêque de Sens, soutinrent la cause du clergé, qui ne fut ni attaquée ni défendue comme elle auroit pu l'être. Mais l'évêque d'Autun & l'archevêque de Sens qui parlerent pour le clergé, en dirent assez pour fixer la décision du roi en sa faveur. Les années suivantes furent employées à des réglemens utiles, qui furent malheureusement interrompus par la guerre qu'Edouard III déclara à la France. Cette malheureuse guerre, qui dura, à diverses reprises, plus de 100 ans, fut commencée vers l'an 1336. Edouard retira d'abord les places de la Guienne, dont Philippe étoit en possession. Les Flamands se rangèrent sous ses étendards; ils exigèrent seulement qu'Edouard prît le titre de roi de France, en conséquence de ses prétentions sur la couronne, parce qu'alors, suivant la lettre de leur traité, ils ne faisoient que suivre le roi de France. « Voilà, dit St-Foix, » l'époque de la jonction des » fleurs-de-lys & des léopards » dans les armoiries d'Angle- » terre ». Les armées de Philippe eurent d'abord quelques succès; mais ces avantages ne compensèrent pas la perte de la bataille navale de l'Ecluse, où la flotte Française, composée de 120 gros vaisseaux, montés par 40,000 hommes, fut battue l'an 1340 par celle d'Angleterre. Cette guerre, pour à-tour discontinuée & re-

prise, recommença avec plus de chaleur que jamais en 1345. Les armées ennemies s'étant rencontrées le 26 août 1346, près de Créci, village du comté de Ponthieu, les Anglois y remportèrent une victoire signalée. Edouard n'avoit que 40,000 hommes, Philippe en avoit près de 80,000; mais l'armée du premier étoit aguerrie, & celle du second, mal disciplinée, étoit accablée de fatigue. La France y perdit 25 à 30,000 hommes; de ce nombre on comptoit environ 1500 gentilshommes, la fleur de la noblesse Française. La perte de Calais & de plusieurs autres places, fut le triste fruit de cette défaite. Quelque tems auparavant, Edouard avoit défié Philippe de Valois à un combat singulier: le roi de France le refusa. Enfin, en 1347, on conclut une trêve de six mois entre la France & l'Angleterre, qui fut prolongée à diverses reprises. Philippe de Valois mourut peu de tems après, en 1350, à 57 ans, bien éloigné de porter au tombeau le titre de *Fortuné*. Cependant il venoit de réunir le Dauphiné à la France. Humbert, le dernier prince de ce pays, ayant perdu ses enfans, lassé des guerres qu'il avoit soutenues contre la Savoie, se fit Dominicain, & donna sa province à Philippe en 1349, avec la condition que le fils aîné des rois de France s'appelleroit Dauphin. Philippe de Valois ajouta encore à son domaine le Roussillon & une partie de la Cerdagne, en prêtant de l'argent au roi de Majorque, qui lui donna ces provinces en nantissement; pro-

vinces que Charles VIII rendit depuis, sans être remboursé. Il acquit aussi Montpellier, qui est demeuré à la France. L'impôt du sel, le haussement des tailles, les infidélités sur les monnoies, le mirent en état de faire ces acquisitions. On avoit non-seulement haussé le prix fictif & idéal des especes; on en fabriquoit de bas aloi, on y méloit trop d'alliage. Philippe faisoit jurer sur les Evangiles aux officiers des monnoies de garder le secret; mais comment pouvoit-il se flatter qu'une telle infidélité ne seroit point découverte?

PHILIPPE I, roi d'Espagne &c, surnommé *le Beau*, & non pas *le Bel*, étoit fils de Maximilien I, archiduc d'Autriche, depuis empereur, & de Marie de Bourgogne. Il épousa en 1490 Jeanne la Folle, reine d'Espagne, seconde fille & principale héritière de Ferdinand V, roi d'Aragon, & d'Isabelle, reine de Castille. Il mourut à Burgos, en 1506, à 28 ans, après une maladie de six jours, pour avoir fait un trop violent exercice de la paume. C'étoit le prince le plus beau, le plus généreux & le plus facile de l'Europe; mais il s'en falloit bien qu'il eût le génie, l'application, la prudence & l'habileté de son beau-pere. On craignoit, s'il eût régné plus long-tems, que l'inquisition, regardée comme nécessaire pour empêcher les progrès des nouvelles hérésies, n'eût été supprimée; que les grands n'eussent joui de leur ancienne autorité, & que les peuples ne fussent devenus aussi

malheureux que sous Henri l'Impuissant.

PHILIPPE II, né à Valladolid en 1527, de Charles-Quint & d'Isabelle de Portugal, devint roi de Naples & de Sicile, par l'abdication de son pere en 1554, & roi d'Angleterre le même jour, par son mariage avec la reine Marie. Il avoit épousé, n'étant encore que prince d'Espagne, Marie fille du roi de Portugal, dont il eut le dénaturé don Carlos. Il monta sur le trône d'Espagne le 17 janvier 1556, après la retraite de Charles-Quint. La France rompit la treve qui avoit été conclue avec l'Espagne du tems de Charles-Quint; l'amiral Coligny, gouverneur de Picardie, voulut surprendre Douay, mais ayant été découvert, il fut obligé de se retirer. Il fit ensuite une invasion dans l'Artois, où il porta le ravage & brûla la ville de Lens. Philippe étonné de cette rupture, engagea la reine d'Angleterre, Marie son épouse, à déclarer la guerre à la France; & rassembla en Flandre une armée nombreuse, dont il donna le commandement à Emmanuel Philibert, duc de Savoie; huit mille Anglois se joignirent à ces troupes; les François furent taillés en pieces à la bataille de St-Quentin le 10 août 1557. Cette ville ne put résister long-tems à une armée victorieuse. Philippe y vint jouir des fruits de la victoire, & embrassa le duc de Savoie, en lui disant: *C'est à votre valeur & à celle de vos généraux que je suis redevable de la gloire de cette journée.* Le duc vouloit aller se présenter

devant Paris qui étoit dans la plus grande consternation; mais Philippe l'arrêta, en lui disant: *Non, il ne faut pas réduire son ennemi au désespoir.* On se contenta de forcer Catelet, Ham & Noyon. Le duc de Guise ayant eu le tems de rassembler une armée, prit Calais & Thionville; mais tandis qu'il rassuroit les François, Philippe gaignoit le 13 juillet 1558, une grande bataille contre le maréchal de Thermes, auprès de Gravelines, sous le commandement du comte d'Egmont, à qui il fit depuis trancher la tête pour cause de rébellion. Le maréchal de Thermes y fut blessé & fait prisonnier. Philippe, à la tête d'une armée nombreuse, vint camper sur le bord de la riviere d'Authie, pendant que Henri II, roi de France, se porta le long de la Somme. Ici les deux souverains sollicités par les légats du pape & par la duchesse douairiere de Lorraine à faire la paix, convinrent d'une suspension d'armes, & la paix fut conclue à Cateau-Cambresis, le 13 avril 1559. Par ce traité qui étoit à l'avantage de l'Espagne, le roi de France s'engagea à renoncer à toute alliance avec le Turc & les princes protestans d'Allemagne, & à s'unir aux princes catholiques, pour la cause commune de l'Eglise; il céda à Philippe plusieurs places & le comté de Charolois en pleine souveraineté. Cette paix fut cimentée par le mariage de Philippe avec la princesse Elizabeth, fille de Henri II. Philippe, après de si glorieux commencemens, retourna triomphant en Espagne. En partant,

il laissa le gouvernement des Pays-Bas à la duchesse de Parme sa sœur. Les nouvelles hérésies s'étoient secrètement glissées dans quelques cantons de ces provinces, malgré toutes les précautions de l'empereur Charles-Quint qui avoit fait les Edits les plus sévères pour les proscrire; Philippe fit renouveler ces Edits, & entrant dans les vues de son pere, au sujet des nouveaux évêchés qu'il avoit résolu de faire ériger pour y mieux assurer la Religion, en fit faire la proposition par la gouvernante. Ce fut la premiere occasion où la faction, depuis si connue sous le nom de *Gueux*, s'opposa aux desseins du souverain; le prince d'Orange étoit celui qui paroissoit le moins dans ces oppositions, & qui agissoit le plus: la premiere chose qu'il fit demander par les Etats à la gouvernante, fut l'éloignement des troupes Espagnoles. Philippe, de peur d'aigrir les Flamands, consentit à cette demande malgré l'avis d'une partie du conseil. Les troupes ne furent pas plutôt hors des Pays-Bas, que les hérétiques se répandirent dans toutes les provinces. La hardiesse croissant avec le nombre, ils entrerent dans les villes, pillerent les églises, profanerent les tabernacles, briserent les statues des Saints, renverserent, brûlerent tout ce qui s'offrit à leur fureur, chasserent les religieuses de leurs monasteres, massacrerent quantité de catholiques, de prêtres, de religieux, & commirent une infinité de défordres, que les historiens protestans eux-mêmes n'ont osé

diffimuler ni excuser. La gouvernante affligée de ces malheurs, écrivit au roi que les Pays-Bas n'avoient plus besoin de la douceur d'une princesse, mais de la vigueur d'un général à la tête d'une armée, pour punir les rebelles. Elle demanda sa démission du gouvernement; & Philippe lui donna pour successeur le duc d'Albe, qui se rendit aux Pays-Bas à la tête de douze à quinze mille hommes. Ce fameux guerrier, naturellement sévère, ne fut pas plutôt à Bruxelles, qu'il fit arrêter le comte d'Egmont & le comte de Hornes, qui eurent la tête tranchée; le prince d'Orange se sauva en Allemagne, y leva une armée, rentra bientôt dans les Pays-Bas, à la tête de près de trente mille hommes, en partie soudoyés par les princes protestans d'Allemagne, fait entrer dans sa rebellion les provinces de son gouvernement, & en bannit la Religion Catholique; les Huguenots de France vinrent servir sous ses étendards avec le même empressement que les Protestans d'Allemagne. Jamais on ne combattit de part & d'autre, ni avec plus de courage, ni avec plus de fureur. Les Espagnols, au siege de Harlem, ayant jeté dans la ville la tête d'un officier Hollandois, qui avoit été tué au combat d'Ouverkerque, en tentant le secours de la ville, ceux-ci leur jeterent onze têtes d'Espagnols, avec cette inscription: *Dix têtes pour le paiement du dixieme denier, & la onzieme pour l'intérêt.* Harlem s'étant rendu à discrétion, les vainqueurs firent mourir les mi-

nistres & ceux des magistrats & des bourgeois qui avoient fomenté avec plus d'ardeur la rebellion. Voltaire en fait monter le nombre à 1500; Strada dit qu'il n'y en eut que 400 en tout; Météren, historien protestant, qui a décrit jusqu'aux moindres particularités de ce siege, s'en tient à peu-près au même nombre. Cette sévérité étonnera peu, si l'on fait attention aux cruautés, aux profanations, aux dérisions impies de la Religion Catholique, que firent durant le siege les assiégés sur leurs remparts, pour insulte les Espagnols. Le duc d'Albe fut rappelé en 1573; on envoya à sa place le grand commandeur de Requesens, & après sa mort, don Juan d'Autriche (*voyez leurs articles*); mais aucun de ces généraux ne put remettre le calme dans les Pays-Bas. A ce fils de Charles-Quint succéda un petit-fils non moins illustre: c'est Alexandre Farnese, duc de Parme, le plus grand homme de son tems; mais en reconquérant plusieurs provinces, il ne put empêcher la fondation de la république de Hollande, qui naquit sous ses yeux. Philippe proscrivit en 1580 le prince d'Orange comme l'auteur des troubles des Pays-Bas, comme sujet rebelle, traître, parjure & ingrat, & mit sa tête à prix. Le prince répondit par un manifeste, où il s'efforçoit de justifier sa conduite & accusoit Philippe des plus grands crimes, mais sans en donner aucune preuve. Il envoya ce manifeste, fruit de l'emportement & de la passion, dans presque toutes les cours, mais pas une n'y eut égard; les

Etats mêmes de Hollande, où Guillaume étoit tout puissant, refuserent de souscrire. Cependant le roi d'Espagne devenoit roi de Portugal par la mort du jeune Sébastien, tué en Afrique. Le duc d'Albe lui soumit ce royaume en trois semaines, l'an 1580. Antoine, prieur de Crato, proclamé roi par la populace de Lisbonne, osa en venir aux mains; mais il fut vaincu, poursuivi & obligé de prendre la fuite. Sur ces entrefaites, Balthasar Gérard tua d'un coup de pistolet le prince d'Orange (voyez GÉRARD). Philippe irrité de ce qu'Elizabeth, reine d'Angleterre, n'avoit cessé de fomenter les troubles, & de donner du secours aux rebelles, forma le projet d'une invasion en Angleterre, & fit préparer à cet effet une flotte nommée *l'Invincible*. Elle consistoit en 150 gros vaisseaux, sur lesquels on comptoit 2650 pieces de canon, 8000 matelots, 20,000 soldats, & toute la fleur de la noblesse Espagnole. Cette flotte sortit de Lisbonne le 27 mai 1588. Lorsqu'elle eut doublé le cap de Finisterre, une affreuse tempête la maltraita & l'obligea de relâcher dans différens ports. La flotte Angloise, trop foible pour soutenir une action générale, attaqua par escarmouches, & eut toujours l'avantage sur les Espagnols. La tempête seconda encore les efforts des Anglois: 12 vaisseaux, jetés sur les rivages d'Angleterre, tombèrent au pouvoir des ennemis, 50 périrent sur les côtes de France & d'Ecosse; tel fut le sort de *l'Invincible*. Cette entreprise coûta à l'Espagne 40 millions de ducats,

20,000 hommes, 100 vaisseaux. Philippe supporta ce malheur avec la constance d'un héros. Un de ses courtisans lui ayant appris cette nouvelle d'un ton consterné, le monarque lui répondit: « J'avois envoyé com- » battre les Anglois & non » pas les vents; que la volonté » de Dieu soit accomplie ». . . Dans le même tems que Philippe attaquoit l'Angleterre, il animoit en France la Ligue, pour empêcher que le trône ne fût occupé par un prince acatholique. Cependant il succomboit sous le poids des années, des infirmités & des affaires; une fièvre lente le minoit depuis long-tems: les douleurs aiguës de la goutte, & une complication de diverses maladies lui donnerent une dernière occasion de déployer la fermeté de son ame. « On lui pro- » curoit, dit un de ses grands » détracteurs (Watson), quel- » que soulagement en tenant » les abcès ouverts; mais d'un » autre côté, il en résultoit » un mal plus insupportable; » il découloit des plaies une » matiere virulente, dans la- » quelle s'engendra une quan- » tité étonnante de vermine, » qui, malgré tous les soins » que l'on prit, ne put être » détruite. Il resta dans cet état » déplorable plus de cinquante » jours, ayant toujours les » yeux fixés vers le ciel. Pen- » dant cette affreuse maladie, » il fit paroître la plus grande » patience, une force d'esprit » étonnante, & sur-tout une » résignation à la volonté de » Dieu peu ordinaire. Tout ce » qu'il fit pendant tout ce tems, » prouva combien étoient vrais

» & sinceres ses sentimens de
 » religion ». (On peut voir
 une ample & authentique rela-
 tion de la mort de ce prince,
 qui seule suffiroit pour en don-
 ner la plus haute idée : *De fe-
 lici excessu Philippi Hispano-
 rum regis libri tres. Friburgi
 Brisgoia. Apud Josephum Lan-
 gium, 1609, 1 vol. in-4^o*). Il
 expira le 13 septembre 1598,
 après 43 ans & 8 mois de
 regne, dans la 72^e. année de
 son âge. Il avoit eu pour 4^e.
 femme Anne d'Autriche, dont
 il eut Philippe III qui lui suc-
 céda. Il n'y a point de prince
 dont on ait écrit plus de bien
 & plus de mal. Les Catholiques
 le peignent comme un second
Salomon, les Protestans & les
 philosophes du jour comme un
Tibere; son zele contre les er-
 reurs lui a mérité les honneurs
 de ce dernier portrait. Sans
 adopter tous les éloges que les
 Espagnols en ont faits, il faut
 convenir que Philippe, né avec
 un génie vif, élevé, vaste &
 pénétrant; avec une mémoire
 prodigieuse, une sagacité rare;
 possédoit, dans un degré émi-
 nent, l'art de gouverner les
 hommes. Personne ne fut mieux
 connoître & employer les ta-
 lens & le mérite. Il fut faire
 respecter la majesté royale dans
 le tems où elle recevoit ail-
 leurs les plus sanglans outrages;
 il fit rendre aux loix & à la
 Religion le respect qui leur est
 dû. Du fond de son cabinet,
 il ébranla l'univers. Il fut pen-
 dant tout son regne, sinon le
 plus grand homme, du moins
 le principal personnage de l'Eu-
 rope; & sans ses trésors & ses
 travaux, la Religion Catho-
 lique auroit été détruite, si

elle avoit pu l'être. « Ses yeux;
 » dit le protestant Watson,
 » étoient continuellement ou-
 » verts sur toutes les parties
 » de sa vaste monarchie; au-
 » cune des branches de l'ad-
 » ministration ne lui étoit in-
 » connue; il veilloit sur la con-
 » duite de ses ministres avec
 » une attention infatigable; il
 » montra toujours beaucoup
 » de sagacité dans le choix
 » qu'il en faisoit, de même
 » que dans celui de ses géné-
 » raux : son maintien étoit
 » grave, son air étoit tran-
 » quille; jamais il ne paroissoit
 » ni superbe, ni humilié. Nous
 » devons à l'équité ce que nous
 » venons de dire à sa louange;
 » la vérité de l'histoire exige
 » aussi que nous disions que le
 » zele qu'il avoit pour sa reli-
 » gion, étoit sincere, & l'on ne
 » peut même raisonnablement
 » supposer le contraire ». Il fit
 ériger plusieurs nouveaux évê-
 chés, sur-tout dans les Pays-
 Bas, pour assurer la conser-
 vation de la foi antique; fonda
 un grand nombre de colleges
 pour l'instruction de la jeunesse,
 & étendit ses soins sur tout ce
 qui pouvoit affermir le bon-
 heur public dans des tems dif-
 ficiles, où les nouvelles sectes
 ébranloient tous les royaumes
 de l'Europe. Son regne a été
 l'époque des beaux jours de
 l'Espagne, jamais elle n'eut
 tant d'influence sur les affaires
 générales, & ne fut tant res-
 pectée au-dehors. La plaie que
 les émigrations lui ont faite,
 n'étoit pas encore sensible, ou
 paroissoit réparée par la vi-
 gueur de l'administration pu-
 blique. Quoique petit, Philippe
 avoit la physionomie pleine de

majesté, & d'une gravité, dit M. de Thou, mêlée de douceur & de graces (*Staturâ brevi sed venustâ, vultu gravi sed jucundo*). Il eut, successivement ou tout à la fois, la guerre à soutenir contre la Turquie, la France, l'Angleterre, la Hollande, & presque tous les Protestans de l'Empire, sans avoir jamais d'alliés, pas même la branche de sa maison en Allemagne. Malgré tant de millions employés contre les ennemis de l'Espagne, Philippe trouva dans son économie & ses ressources, de quoi construire 30 citadelles, 64 places fortifiées, 9 ports de mer, 25 arsenaux, autant de palais, sans compter l'Escorial. C'est en 1563 qu'il jeta les fondemens de ce superbe édifice, qui est en même tems un monastere dédié à S. Laurent, un palais magnifique, le lieu de la sépulture des rois (le plus riche & le plus beau qui soit dans le monde, construit sur le modele du Panthéon, dont il porte le nom), & un college pour des jeunes gentilshommes. Charles-Quint avoit eu l'idée de ce beau monument, mais il en fut détourné par ses guerres continuelles & par ses voyages; il est faux que ce soit l'effet d'un vœu fait par Philippe à la bataille de St-Quentin, comme quelques auteurs l'ont avancé. Un grand événement de sa vie domestique, est la mort de son fils don Carlos (*voyez son article*); nous ajouterons seulement que rien n'est plus méprisable que les préventions nationales & l'esprit de secte, acharné à calomnier & insulter un grand roi, un pere

malheureux, qui ne devoit être que plaint dans son infortune, & admiré dans la vigueur d'ame qu'il y a déployée. La fermeté de Brutus qui sacrifie ses fils à une liberté fougueuse, est comblée d'éloges; le czar Pierre qui fait mourir son fils sur une simple accusation de défobéissance, est le grand, l'immortel Pierre, créateur de la Russie: Philippe se prive de son fils, après avoir épuisé tous les moyens de le conserver (*voyez le passage de M. de Thou à l'article duquel nous renvoyons*), il s'en prive pour conserver l'état, pour se conserver soi-même; c'est un pere dénaturé. Tant la haine de la vraie Religion défigure les actions des rois qui l'ont défendue avec une ardeur digne d'elle! Une observation plus juste est peut-être, que les chagrins que donna à Philippe ce fils dégénéré, furent la punition des plaintes assez dures qu'il avoit faites à Charles-Quint, sur ce qu'il le laissoit si long-tems sans lui donner une partie de son héritage, trop empressé d'être souverain & roi, & trouvant en quelque sorte trop longue la vie de son pere: *More videlicet liberorum*, dit Strada, *qui parentibus orti junioribus, senes ipsi paternam adeunt hæreditatem, diu graves, quasi expectantes*. Ceux qui ont blâmé la sévérité avec laquelle Philippe punit & proscrivit les hérétiques, feignent d'ignorer les maux énormes qu'elle a prévenus, & la paix domestique dont a constamment joui l'Espagne, tandis que les guerres civiles & religieuses ont ébranlé jusqu'aux fondemens les états

voisins (voyez ISABELLE de Castille, LIMBORCH, NICOLAS EYMERICK, TORQUEMADA): ils ne songent pas non plus à mettre en comparaison les excès horribles des sectaires avec la rigueur de leur punition. Qu'est-ce que la sévérité de Philippe à l'égard des cruautés inouïes exercées contre les Catholiques, par les disciples de Luther & de Calvin? « Philippe (dit un jour le chancelier l'Hôpital, qu'on peut bien citer en cette matière) » détruisit heureusement l'erreur en Espagne, par le supplice de 48 personnes » (voy. TOLEDE, Ferdinand de). C'est Philippe II qui fit imprimer à Anvers, 1569 à 1572, en 8 vol. in-fol., la belle *Bible Polyglotte* qui porte son nom; & c'est lui qui soumit les Isles depuis appelées *Philippines*. Watson, presbytérien Ecossois, a publié en 1778 une prétendue Histoire de ce prince, en 4 vol. in-8°. Ce n'est qu'un recueil de ce que l'esprit d'hérésie ou d'une fausse tolérance a imaginé de calomnies contre ce grand roi. Devinerait-on bien par quel écrit, par quel monument ce sectaire prétend juger Philippe II? par l'*Apologie du prince d'Orange*. C'est-là son grand argument; voilà les archives où il faut chercher, selon lui, les matériaux de l'histoire de Philippe. « Si le » lecteur, dit-il, desire d'avoir » une plus grande connoissance » des actions de Philippe II & » de son caractère, il pourra » lire avec fruit l'Apologie du » prince d'Orange ». Après quoi il transcrit cette Apologie tout du long, On auroit cru

que le décret de Philippe II, souverain légitime des Pays-Bas, devoit plutôt régler le jugement public sur les actions & le caractère du prince d'Orange, que l'Apologie d'un prince révolté ne devoit décider de la réputation de son maître. Mais l'auteur Ecossois nous donne des regles toutes contraires; selon lui, c'est sur les écrits de Cromwel qu'il faut juger Charles II, l'empereur Léopold par le manifeste de Tekeli, George III par les gazettes des Boston, Catherine II par les Ukases de Pagatschew. Faut-il être surpris qu'un écrivain de la même secte qui fit mourir sur un échafaud le bon roi Charles, qui intro-nisa Cromwel, qui déposa Jacques II, s'acharne à calomnier Philippe II, & à soumettre au jugement des rebelles la réputation de tous les souverains légitimes? A l'esprit d'anarchie qui agite ce siècle, si nous ajoutons l'esprit d'irréligion, d'une lâche & imbécille tolérance pour tous les vices & toutes les erreurs; nous ne serons par surpris de voir le fils de Charles-Quint partager les injures & les calomnies entassées contre les Constantin, les Charlemagne, les Théodose, les S. Louis, &c; tandis qu'on exalte les Sardanapale, les Julien, les Wenceslas, &c; de voir Elizabeth, abreuvée durant un regne long & terrible, du sang des Catholiques; Gustave-Adolphe, cimentant le luthéranisme par la ruine de 20 provinces, & le massacre de 4 millions d'hommes; Guillaume d'Orange, fondant une république mercantille sur les débris du trône & de l'autel, &c, mis
au

au rang des héros ; tandis que Philippe pour avoir combattu les nouvelles sectes & défendu la religion antique, n'est qu'un monstre. Pourquoi ce mot de J. C., *Eritis odio propter nomen meum*, ne se vérifieroit-il pas à l'égard des morts, à l'égard de leur mémoire, de l'odeur de piété & de vertus chrétiennes qui sortent de leur tombeau ? Pourquoi les rois chrétiens seroient-ils à l'abri d'un anathème si précieux aux yeux de la foi ? L'histoire des princes zélés pour la Religion, doit être naturellement aussi odieuse à l'impiété que leur existence & leurs personnes (voyez FERDINAND II, JACQUES II, LOUIS XIV, MAINTENON). La révolution arrivée en 1789 dans les Pays-Bas catholiques, par des motifs tout opposés à ceux qui les troublèrent au 16e. siècle, a dénaturé, chez les personnes qui ne saisissent pas l'ensemble & l'esprit des choses, la vraie notion de Philippe II, de ses ministres & généraux employés dans les Pays-Bas. L'animosité contre le souverain régnant alors, s'est étendue irraisonnablement sur ses prédécesseurs, & particulièrement sur Philippe II. On n'a pas réfléchi que celui-ci avoit agi (avec une sévérité trop forte peut-être) en faveur du même objet, que l'on prétendoit défendre & conserver par tous les moyens.

PHILIPPE III, roi d'Espagne, fils de Philippe II & d'Anne d'Autriche, né à Madrid en 1578, monta sur le trône après la mort de son père, en 1598. La guerre contre les Provinces-Unies con-

Tome VII.

tinuoit toujours. Philippe III se rendit maître d'Ostende par la valeur de Spinola, général de son armée, en 1604, après un siège de 3 ans, où périrent plus de 80,000 hommes. Ce succès ne fut pas soutenu, & le monarque Espagnol fut obligé de conclure en 1609 une trêve de 12 ans. Par cette trêve, il leur laissa tout ce qui étoit en leur possession, & leur assura la liberté du commerce dans les grandes Indes. La maison de Nassau fut rétablie dans la possession de tous ses biens. L'expulsion des Maures occupa ensuite le gouvernement. On les accusoit d'être Musulmans au fond de l'ame, quoiqu'ils fussent chrétiens à l'extérieur. Quelques preuves qu'ils méditoient un soulèvement général, & qu'ils avoient mendié à Paris & à Constantinople des secours puissans, précipitèrent leur perte. Un arrêt parut le 10 janvier 1610, qui ordonnoit à ces malheureux de sortir de l'Espagne dans le terme de 30 jours, sous peine de mort. A cet ordre, plus de deux cent mille Maures quitterent l'Espagne ; mais cette perte auroit été peu sensible pour la cultivation, le commerce & les arts, si les immenses colonies de l'Amérique, vraie & seule cause de l'affoiblissement de l'Espagne, n'avoient continué de dépeupler la mere patrie. Philippe, pour encourager l'agriculture, donna les Edits les plus salutaires qui soient jamais émanés du trône. Il accorda les honneurs de la noblesse, avec exemption d'aller à la guerre, à tous les Espagnols qui s'adonneroient à la culture

O

des terres. Cet Edit si sage ne produisit pas un grand effet sur une nation, qui ne se faisoit gloire alors que du funeste métier des armes. Philippe mourut peu de tems après, en 1621, à 43 ans. Ce prince fut la victime de l'étiquette. Etant au conseil, il se plaignit de la vapeur d'un brasier qui l'incommodoit d'autant plus, qu'il relevoit d'une grande maladie. L'officier chargé du soin d'entretenir le feu, étant absent, personne n'osa remplir son emploi, & cette délicatesse mal-entendue coûta la vie au monarque. Philippe III, prince foible, indolent, inappliqué, avoit d'ailleurs de la piété, de la douceur, de l'humanité, les mœurs les plus pures & la conscience fort timorée. La confiance aveugle qu'il eut pour ses ministres, son éloignement extrême pour les affaires, auxquelles il donnoit à peine une heure par jour, lui causerent à la mort les remords les plus violens. Le bon prince comprit alors mieux que jamais, que la vraie piété étoit l'amour du devoir, & que le devoir des rois est le plus redoutable de tous. Il alloit se livrer à une espèce de désespoir, lorsque le Jésuite Florentia, prédicateur célèbre, le ramena à des sentimens plus confians, & l'aïda à mourir dans la tranquillité de l'espérance chrétienne.

PHILIPPE IV, roi d'Espagne, fils de Philippe III & de Marguerite d'Autriche, né en 1605, succéda à son pere en 1621. Cette même année, la treve de 12 ans, faite avec la Hollande, étant expirée, la

guerre se ralluma avec plus de vivacité que jamais; elle fut heureuse pour les Espagnols, tant qu'ils eurent à leur tête le général Spinola; mais en 1628, leur flotte fut défaite près de Lima par les Hollandois, qui depuis 3 ans avoient formé la compagnie des Indes Occidentales. En 1635, il s'éleva entre Philippe & la France une guerre longue & cruelle. Les Espagnols informés des vues de la France, & de la félonie de l'électeur de Treves qui s'étoit détaché de l'Empire pour se lier avec la France, enleverent ce prince & s'emparèrent de sa capitale; ils eurent encore d'autres succès; mais la fortune les abandonna ensuite. Ils perdirent l'Artois, furent battus à Avent dans le pays de Liege, & à Casal. La Catalogne se révolta & se donna à la France; le Portugal secoua le joug; une conspiration, aussi-bien exécutée que bien conduite, mit sur le trône, le 1^{er} décembre 1640, la maison de Bragance. Tout ce qui restoit du Brésil, ce qui n'avoit point été pris par les Hollandois aux Espagnols, retourna aux Portugais. Les Isles Açores, Mozambiques, Goa, Macao, s'arracherent en même tems à la domination de l'Espagne. Philippe IV ne fut cette révolution que lorsqu'il n'étoit plus tems d'y remédier. Olivarès, son ministre & son favori, auteur en partie de cette perte par sa négligence, fut enfin disgracié. Ce ministre avoit fait donner le nom de *Grand* à son maître. Le lendemain de sa disgrâce, on afficha au palais ces mots: « C'est à présent que tu es

» Philippe le Grand ; le comte
 » duc te rendoit petit ». Les
 esprits s'ébranloient à Milan,
 à Naples, en Sicile. Tant de
 commotions paroïtroient inex-
 plicables sous un gouvernement
 doux & modéré, si on ne
 savoit que la France les faisoit
 naître par ses intrigues & son
 argent, pour engager l'Espagne
 à céder les Pays-Bas contre
 quelque autre province. C'est
 ainsi que le cardinal Mazarin
 espéroit obtenir cette belle con-
 trée contre la Catalogne, &
 qu'il recommanda aux pléni-
 potentiaires à Osnabruck, d'in-
 sister fortement sur ce point
 (voyez les *Lettres hist., polit.*
& crit., Londres, 1790, tom.
 5, p. 346). Une paix con-
 clue en 1659 dans l'isle des
 Faïsans, vint terminer cette
 guerre. Les deux principaux
 articles du Traité furent le
 mariage de Marie-Thérèse avec
 Louis XIV, & la cession du
 Rouffillon, de la meilleure par-
 tie de l'Artois, & des droits
 de l'Espagne sur l'Alsace. Il ne
 restoit plus d'ennemis à l'Es-
 pagne que les Portugais. Phi-
 lippe les traita toujours de ré-
 voltés, qu'il alloit bientôt met-
 tre à la chaîne ; mais deux
 batailles perdues firent éva-
 nouir à ses yeux cette espé-
 rance. Il mourut en 1665, à
 60 ans. Ce prince ne manquoit
 ni de génie, ni de talent, ni
 de fanté ; mais il manquoit de
 résolution, d'activité & de
 vigueur. Du reste, humain,
 affable, modéré, clément,
 adroit, généreux, bienfaisant,
 il aimoit ses sujets avec ten-
 dresse, & recevoit leurs plain-
 tes avec une extrême bonté,
 ne voulant jamais employer

l'autorité pour soutenir des
 ordonnances qui méconten-
 toient les peuples. Ayant ré-
 tabli les droits d'entrée & de
 sortie en Brabant, les Etats
 refuserent pendant trois ans les
 subsides ordinaires, parce qu'ils
 prétendoient que leur consen-
 tement à cet impôt indirect
 étoit nécessaire aux termes de
 la constitution du pays. Phi-
 lippe offrit de faire décider la
 question par les voies judiciai-
 res, & qu'à la sentence qui seroit
 portée avec pleine & entière
 connoissance de cause, & les
 deux parties ouïes, lui & les
 Etats s'y tiendroient. Cet acte
 de Philippe IV est du 12 octo-
 bre 1654 ; il se trouve au tom.
 4 des *Placards de Flandre*, fol.
 178 ; & auroit dû servir de
 regle dans des tems postérieurs,
 où le gouvernement a vu naître
 de grandes commotions pour
 s'être opiniâtre à l'exécution
 d'une multitude d'édits, que
 les caprices du despotisme
 avoient substitués aux loix fon-
 damentales de ces provinces.

PHILIPPE V, duc d'Anjou,
 second fils de Louis, dauphin
 de France, & de Marie-Anne
 de Baviere, né à Versailles en
 1683, fut appelé à la couronne
 d'Espagne en 1700, par le tes-
 tament de Charles II, roi d'Es-
 pagne : testament évidemment
 nul, puisque ce prince n'avoit
 aucun droit d'exclure sa famille
 (la maison d'Allemagne) de sa
 succession, & que ce testament
 d'ailleurs étoit l'ouvrage du
 cardinal Portocarrero, signé
 par un prince foible & craignant
 excessivement la puissance de
 Louis XIV. Charles étant mort
 le 1^{er} novembre de la même
 année, Philippe V fut déclaré

roi d'Espagne à Fontainebleau, le 16 du même mois, & le 24 à Madrid. Il fit son entrée en cette ville le 14 avril 1701, & fut reçu avec acclamation par les uns & avec murmure par les autres. Philippe fut d'abord reconnu par l'Angleterre, le Portugal, la Hollande, la Savoie; mais bientôt une partie de l'Europe arma contre lui. L'empereur Léopold, voulant la monarchie Espagnole pour l'archiduc Charles son fils, se ligua avec l'Angleterre & la Hollande (auxquelles se joignirent ensuite la Savoie, le Portugal, & le roi de Prusse) contre la France & l'Espagne, par le Traité connu sous le nom de la *Grande Alliance*. Les commencemens de cette guerre si cruelle, furent mêlés de succès & de revers. Philippe passa en Italie pour conserver Naples, & après s'être assuré ce royaume, il retourna en Espagne. Le roi de Portugal s'étant déclaré contre lui, il perdit peu de tems après les principales villes de l'Aragon, Gibraltar, & les Isles de Majorque & de Minorque: la Sardaigne & le royaume de Naples lui furent enlevés tant par les victoires des Autrichiens, que par la défection de ceux qui l'avoient d'abord reconnu. Philippe fut itérativement obligé de sortir de Madrid; la bataille de Saragosse mit une seconde fois cette capitale au pouvoir des ennemis. Le duc de Vendôme, envoyé à son secours, rétablit ses affaires. La bataille de Villaviciosa donnée en 1710, où les Autrichiens, affoiblis par la prise de 4000 Anglois à Brihuega, conservèrent inutile-

ment le champ de bataille, les succès dont elle fut suivie, & l'avantage que Villars remporta à Denain, affermirent Philippe sur le trône d'Espagne. Le traité de paix fut conclu à Utrecht en 1713. Philippe, après cette paix, assura la couronne à sa postérité masculine. Le conseil d'Espagne promulgua une loi solennelle, qui règle que « les princes descendans de Philippe, en quel que degré qu'ils soient, parviendront à la couronne avant les princesses, fussent-elles filles du roi régnant ». Philippe réduisit les isles de Majorque & d'Ivica, & Barcelone, qui persistoient dans le parti Autrichien. Cette ville se signala par une résistance très-vigoureuse. Le maréchal de Berwick y entra en conquérant. Son premier soin fut de faire arrêter 60 des principaux chefs. La ville & la province furent privées à jamais de leurs privilèges, traitées en pays de conquête, & sujettes aux loix de la Castille. Il y avoit en Espagne un homme dont le génie auroit beaucoup servi à la nation, si une ambition dangereuse n'avoit rendu ses talens funestes: c'étoit Alberoni. Parvenu à la dignité de premier ministre, il s'empara, au milieu de la paix, de la Sardaigne en 1717, & se rendit maître de Palerme en Sicile. Une flotte de 50 vaisseaux de guerre, de dix galères, & une armée de 35,000 hommes de vieilles & excellentes troupes de débarquement, avoient fait cette nouvelle conquête. A la nouvelle de l'invasion de la Sardaigne, l'empereur se hâta de

conclure une treve de 20 ans avec les Turcs, & de faire passer 50,000 hommes en Italie. En même tems il accéda au traité de la triple alliance, conclu entre la France, l'Angleterre & la Hollande, & signé le 4 janvier 1717 à La Haye. Une flotte puissante partit des ports de l'Angleterre, sous les ordres de l'amiral Bing (pere de celui qui finit si malheureusement en 1757), & fonda sur la flotte Espagnole; elle fut vaincue. Les Espagnols perdirent 6000 hommes & 23 vaisseaux. (On peut voir dans l'article ALBERONI la suite des affaires de l'Espagne). Philippe n'obtint la paix, qu'à condition qu'il renverroit ce ministre intrigant. Ce fut à ce prix que la guerre fut terminée, & Philippe accéda au traité de la quadruple alliance en 1720. Le roi, délivré des agitations que causa la guerre, n'en fut pas plus heureux. Les maladies & la mélancolie le rongeoient. Pour se soulager du fardeau de la couronne, il l'abdiqua en 1724, & se retira à St. Ildefonse avec son épouse. Louis son fils monta sur le trône, & mourut quelques mois après. Philippe reprit le sceptre, & s'occupa des moyens d'augmenter sa puissance. Farnese, duc de Parme & de Plaisance, étant mort sans enfans en 1731, l'infant don Carlos fut mis en possession de ces deux états. La querelle qui s'éleva en 1733, à l'occasion de la nomination de Stanislas au trône de Pologne, ralluma la guerre en Europe. Philippe V y prit part, & s'unit à la France contre l'empereur. L'infant don Carlos

ayant sous ses ordres Montemar & 30,000 hommes, conquit la Sicile & le royaume de Naples, & se montra digne de la couronne par son activité & son courage. Toutes ces prospérités furent troublées par l'incendie du palais de Madrid, arrivé le 25 décembre 1734. Un nombre prodigieux de tableaux des plus grands maîtres, la meilleure partie des archives de la couronne, furent la proie des flammes. La paix fut conclue en 1736. L'empereur céda à don Carlos, qui lui abandonna Parme & Plaisance, les royaumes de Naples & de Sicile, & quelques places sur les côtes de Toscane. Une nouvelle guerre vint troubler la tranquillité des peuples en 1740. Philippe V n'eut pas la consolation de la voir finir. Il mourut le 9 juillet 1746, à 63 ans, après en avoir régné 45. Il laissa de Louise-Marie-Gabrielle de Savoie, sa 1^{re}. femme, Ferdinand VI, qui lui succéda; & d'Elizabeth Farnese, sa seconde femme, don Carlos, roi des Deux-Sicules, qui l'est devenu d'Espagne, mort en 1788; Philippe, duc de Parme & de Plaisance; l'infant don Louis, &c. La piété, la bonté, la tendresse pour ses sujets, formoient le caractère de Philippe V. Il étoit d'ailleurs irrésolu, & trop souvent dirigé par la volonté des autres. Sa cour fut un mélange de jalousies & d'intrigues toujours renaissantes, entre les seigneurs François & les seigneurs Espagnols. Plus de fermeté dans Philippe V auroit mis fin à ces tracasseries, & lui auroit épargné des démarches dont il se repentit souvent.

PHILIPPE, landgrave de Hesse, voyez LUTHER.

PHILIPPE DE FRANCE, duc d'Orléans, fils de Louis XIII & d'Anne d'Autriche, & frere unique de Louis XIV, né en 1640, porta le titre de duc d'Anjou jusqu'en 1661, qu'il prit celui de duc d'Orléans. Son éducation répondit à sa naissance; mais il n'en profita pas autant qu'il auroit pu, s'il avoit eu moins de goût pour les plaisirs. Il épousa Henriette, sœur de Charles II, roi d'Angleterre; princesse accomplie, & en qui les charmes de l'esprit étoient encore au-dessus de la beauté. Ce mariage ne fut pas heureux (voyez HENRIETTE). Lorsque cette princesse mourut en 1670, on la crut empoisonnée, & le public malin fut assez injuste pour attribuer cette mort à Philippe. Ce prince s'étoit déjà fait connoître par son courage. Il avoit suivi le roi dans ses conquêtes de Flandre en 1667; il l'accompagna encore à celles de Hollande en 1672. Il emporta Zutphen cette année, & Bouchain en 1676. L'année d'après il alla mettre le siege devant St.-Omer, pendant que le roi étoit occupé à celui de Cambray. Les maréchaux de Luxembourg & d'Humieres commandoient l'armée sous Monsieur; le prince d'Orange étoit à la tête des ennemis: une faute de ce général & un mouvement habile de Luxembourg décidèrent du gain de la bataille, proche la petite ville de Cassel qui lui donna son nom. Après cette victoire, Monsieur entra dans les lignes à St.-Omer, & soumit cette place 8 jours après. De retour à Paris, il

vécut dans la mollesse jusqu'à sa mort, arrivée à St.-Cloud en 1701, à 61 ans. Ce prince cultivoit les lettres. L'abbé le Vayer, fils de la Mothe le Vayer, précepteur de ce prince, fit imprimer en 1670, in-12, la Traduction que Philippe avoit faite de *Florus*. Après la mort d'Henriette, il avoit épousé Charles-Elizabeth de Baviere, dont il eut le prince qui fait l'objet de l'article suivant.

PHILIPPE DE FRANCE, fils du précédent, & d'Elizabeth de Baviere sa 2e. femme, né en 1674, fut nommé duc de Chartres jusqu'à la mort de son pere en 1701, qu'il prit le titre de duc d'Orléans. Dès sa tendre jeunesse, il manifesta un caractère d'inquiétude & d'inconstance qui ne présageoit pas des jours heureux. Il fit sa premiere campagne en 1691. Après s'être distingué au siege de Mons sous Louis XIV son oncle, il accompagna tout l'été le maréchal de Luxembourg, général de l'armée de Flandre. Chargé l'année d'après de commander le corps de réserve au combat de Steinkerque, il y fut blessé à l'épaule. En 1693, il se signala à la bataille de Nerwinde, où il pensa être pris, ayant demeuré 5 fois au milieu des ennemis. La guerre étant éteinte, le duc de Chartres s'occupa pendant la paix à cultiver les sciences & tous les arts. Louis XIV l'envoya en 1706 commander l'armée en Piémont; elle étoit alors devant Turin, dont elle formoit le siege. Le prince Eugene le suivit de près. Il y avoit deux partis à prendre: celui d'attendre le général ennemi dans

Les lignes de circonvallation, ou celui de marcher à lui. Le duc d'Orléans fut du dernier sentiment; mais le maréchal de Marchin montra un ordre du roi, par lequel on devoit, en cas d'action, attendre l'ennemi dans les lignes, qui étoient trop étendues pour être bien gardées; il y eut un quartier forcé. Le duc d'Orléans y accourut, fut blessé de deux coups de feu & obligé de se retirer. Cette retraite, jointe à la mort du maréchal de Marchin, occasionna une déroutte générale (voyez MARCHIN). Les lignes & les tranchées furent abandonnées, l'armée dispersée; tous les bagages, les provisions, la caisse militaire tombèrent dans les mains des vainqueurs. Le vaincu fut obligé de repasser les Alpes avec des troupes en désordre & en très-petit nombre. Le duc d'Orléans, malheureux en Italie, crut qu'il le seroit moins en Espagne. Il y arriva en 1707, le lendemain de la bataille d'Almanza, & profitant d'une victoire à laquelle il auroit bien voulu avoir part, il soumit, presque en les parcourant, les royaumes de Valence & d'Aragon. Il n'y eut dans cette belle contrée que les villes de Xativa & d'Alcaraz, qui osèrent se défendre. Le désespoir tint lieu de courage aux habitans; mais ils furent bien punis de leur résistance. La plupart furent massacrés, & Xativa, prise d'assaut, fut brûlée & détruite jusqu'aux fondemens; ce qui n'honora pas la clémence du vainqueur. Il pénétra ensuite dans la Catalogne, où il conquit la forteresse de Lé-

rida, l'écueil des plus grands capitaines. Cependant la fortune favorable au roi Philippe V en Catalogne, l'abandonnoit dans les autres contrées. Le bruit couroit que ce monarque alloit abdiquer la couronne, & l'on prétend que le duc d'Orléans songea à l'obtenir pour lui. Déjà il avoit pris des mesures pour disputer à l'archiduc le sceptre, au moment qu'il échapperoit à Philippe, lorsque la princesse des Ursins les pénétra, & les présenta à Philippe V & à Louis XIV sous la forme de la plus odieuse conspiration. Deux agens du prince, appelés *Flotte & Renaut*, furent arrêtés; trois seigneurs Espagnols essuyèrent le même sort. Louis XIV ne pardonna à son neveu qu'avec une peine extrême. Monseigneur, père de Philippe V, opina dans le conseil qu'on fit le procès à celui qu'on regardoit comme coupable; mais Louis XIV crut qu'il valoit mieux ensevelir ce projet informe dans un profond oubli. On croit cependant que le souvenir de ce projet contribua beaucoup aux arrangemens que prit Louis XIV, à sa mort, pour le priver de la régence. Ces arrangemens furent inutiles; le parlement la lui déféra, après avoir cassé le testament du monarque, qui la lui enlevait en semblant la lui conserver. La face des affaires changea alors totalement. Le duc d'Orléans s'unit étroitement avec l'Angleterre, & rompit ouvertement avec l'Espagne. Le cardinal Alberoni, premier ministre de Philippe V, forme le projet de procurer à

son maître la régence de la monarchie François & d'en dépouiller le duc. La conspiration étoit près d'éclater, lorsqu'elle fut découverte par une courtisane, & elle devint inutile dès qu'elle fut connue. Le duc d'Orléans, pour éviter de plus grands troubles, pardonna à la plupart des conjurés; mais un assez bon nombre furent mis à la Bastille. Un des premiers soins du régent fut de gagner les Jansénistes & de rendre la paix à l'Eglise. Il ne connoissoit pas l'opiniâtreté & l'incorrigibilité de l'esprit de parti, & ses efforts eurent peu de succès. Il engagea cependant le cardinal de Noailles à rétracter son appel, & lui fit promettre qu'il accepteroit la Bulle *Unigenitus*. Le duc d'Orléans alla lui-même au grand conseil, avec les princes & les pairs, faire enregistrer un Edit, qui ordonnoit l'acceptation de la Bulle, la suppression des Appels, l'unanimité & la paix. Mais ceux qui bravent l'autorité de l'Eglise, ne respectent guere celle du trône. Quelque tems après, l'attention du public se tourna du côté du jeu des actions. Law avoit rédigé depuis long-tems le plan d'une compagnie, qui payeroit en billets les dettes de l'état, & qui se rembourseroit par les profits (*voyez son article*). Après la ruine du système de Law, il fallut réformer l'état; on fit un recensement de toutes les fortunes des citoyens vers la fin de 1721. Cinq cent onze mille hommes, la plupart pères de famille, portèrent leur fortune à ce tribunal. Tous les rentiers de l'état furent rem-

boursés en papiers. Le duc d'Orléans perdit vers ce tems-là le cardinal du Bois, son favori & son ministre, sur lequel il se reposoit volontiers du soin du gouvernement: il ne lui survécut pas long-tems, & mourut subitement en 1723, âgé de 50 ans. A la mort du duc & de la duchesse de Bourgogne, on avoit formé les soupçons les plus étranges. Des bruits non moins extraordinaires, s'éleverent à la mort de ce prince (*voyez LOUIS dauphin, pere de Louis XV, & MARIE-ADÉLAÏDE DE SAVOIE*). Ce prince étoit peu laborieux, mais actif, brave, quoique livré à la mollesse & aux plaisirs, aimant tout & ne se passionnant pour rien, permettant à ses favoris d'abuser de sa bonté, & abusant lui-même de sa pénétration. Sans avoir un grand zele pour la Religion, il comprenoit pourtant qu'elle étoit le meilleur ressort du gouvernement, & que la corruption ou la réformation des mœurs du peuple dépendoit du choix des premiers pasteurs. Un ecclésiastique de grande qualité lui disant: « Je serai déshonoré » si vous ne me faites évêque. » — J'aime mieux, lui répon- » dit-il, que vous le soyez que » moi ». Au milieu des débauches les plus effrénées, il laissa échapper des aveux qui condamnoient sa conduite d'une manière bien formelle. Ayant indignement abusé d'une femme, & la voyant réduite au désespoir & prête à mourir, comme elle mourut en effet de douleur peu de tems après: « Si j'avois, » dit-il, pu soupçonner tant de » vertu, j'aurois tâché d'en

» avoir assez pour vous épar-
 » gner cette affliction ». On a
 imprimé sa *Vie* en 2 vol. in-
 12; ce livre est fort imparfait,
 mais contient des observations
 importantes, & les *Mémoires*
 de sa Régence. Le duc de St-
 Simon a parlé trop favorable-
 ment de ce prince dans ses
Mémoires; il a poussé la com-
 plaisance jusqu'à approuver la
 violence exercée contre le duc
 de Villeroy, gouverneur de
 Louis XV, & louer son admi-
 nistration en général, qui ce-
 pendant n'est guere suscep-
 tible d'apologie. En même
 tems, il lui échappe de terri-
 bles aveux. « Il s'accoutuma,
 » dit-il, à la débauche, jus-
 » qu'à ne pouvoir s'en passer;
 » & il ne s'y divertissoit qu'à
 » force de bruit, de tumulte
 » & d'excès. C'est ce qui le
 » jeta à en faire souvent de
 » si étranges & de si scanda-
 » leuses, & comme il vouloit
 » l'emporter sur tous les dé-
 » bauchés, à mêler dans ses
 » parties les discours les plus
 » impies, & à trouver un raffine-
 » ment précieux à faire les dé-
 » bauches les plus inouïes aux
 » jours les plus saints. Plus on
 » étoit constant, ancien, ou-
 » tré en débauche, plus il con-
 » sidéroit cette sorte de fré-
 » nése.... Il s'étoit piqué d'a-
 » voir cherché à voir le diable,
 » quoiqu'il avouât qu'il n'avoit
 » jamais pu y réussir: mais
 » épris de madame d'Argenton
 » & vivant avec elle, il trouva
 » d'autres curiosités trop ap-
 » prochantes, & sujettes à être
 » plus sinistrement interpré-
 » tées. On consulta des verres
 » d'eau devant lui, sur le pré-
 » sent & sur l'avenir ». Il ne

diffimule pas non plus les soup-
 çons ou plutôt les preuves du
 poison donné au duc & à la
 duchesse de Bourgogne (sans
 néanmoins nommer le coupable),
 & témoigne que c'est bien
 malgré lui qu'il ne peut les ca-
 cher. « Les horreurs qui ne se
 » peuvent plus différer d'être
 » racontées, glacent ma main;
 » je les supprimerois, si la vé-
 » rité due si entièrement à ce
 » qu'on écrit, si d'autres hor-
 » reurs qui ont renchéri encore
 » sur les premières, s'il est pos-
 » sible, si la publicité qui en a
 » retenti dans toute l'Europe,
 » si les suites les plus impor-
 » tantes auxquelles elles ont
 » donné lieu, ne me forçoient
 » de les exposer comme fai-
 » sant une partie intégrante &
 » des plus considérables de ce
 » qui s'est passé sous mes
 » yeux ». C'est à l'époque de
 sa régence, que l'abbé Denina
 rapporte la subversion des prin-
 cipes, des mœurs & du goût
 qui a flétri le 18^e. siècle (*voyez*
 FRÉDÉRIC - GUILLAUME II).
 » Pour fixer, dit un auteur qui
 » écrivoit en 1791, le tems
 » où l'irréligion a pris son
 » essor en France, il faut re-
 » monter à cette régence fa-
 » meuse, où la race du nou-
 » veau Jéroboam travailloit
 » déjà à réaliser la division
 » du manteau du Prophete
 » (3 Reg. II) ».

PHILIPPE le *Hardi*, 4^e. fils
 du roi Jean, naquit à Pontoise
 en 1342. A peine avoit-il 16 ans,
 qu'il fut honoré du surnom de
Hardi, en récompense des ac-
 tions de bravoure qu'il fit à la
 bataille de Poitiers. Son pere,
 enchanté d'avoir un tel fils, le
 créa duc de Bourgogne en 1363.

avec la clause que, faute d'enfans mâles, le duché seroit réversible à la couronne. Devenu chef de la seconde race des ducs de cette province, il éleva la Bourgogne au plus haut degré de puissance qu'elle eût eu depuis ses anciens rois. Marguerite, fille de Louis de Mâle, comte de Flandre, lui ayant été accordée en mariage en 1369, il arma pour son beau-pere contre les Gantois révoltés, & ne contribua pas peu à les réduire. Les rebelles furent battus à la bataille de Rosebec, donnée en 1382. Deux ans après le comte mourut, & Philippe, son héritier, vint à bout de rétablir entièrement la paix dans le pays. Les comtés de Flandre, de Nevers, d'Artois, de Rhetel formoient cet héritage. Charles VI, son neveu, régnoit alors en France, mais avec beaucoup de trouble & de confusion: les rênes de l'état flottoient entre ses mains, & la nation chargea son oncle Philippe de les tenir. Cet emploi, & son union avec la reine Isabeau de Baviere, exciterent l'envie du duc d'Orléans son neveu. Ce fut la source de cette haine si fatale au royaume, qui s'éleva entre les maisons de Bourgogne & d'Orléans. Marguerite de Flandre contribua beaucoup à ces divisions, par l'ascendant qu'elle avoit sur l'esprit de son mari. Philippe mourut à Hall en Hainaut, avec de grands sentimens de piété en 1404, à 63 ans. La postérité l'a mis au rang des princes, dont la sagesse & la prudence égaloient la bravoure. Sa valeur n'excluoit pas la bonté; & il pouvoit même quel-

quesfois cette qualité trop loin. Il fut toujours protecteur zélé de la Religion & de ses ministres. On ne peut cependant l'excuser sur son excessive prodigalité, qui, malgré ses immenses revenus, le rendit insolvable à sa mort; il fallut recourir à un emprunt pour les frais de sa sépulture; ses meubles furent saisis par une foule de créanciers, & vendus publiquement; & la duchesse sa femme fut obligée de renoncer à la communauté des biens, en remettant sa ceinture, ses clefs & sa bourse sur le cercueil de son époux. Jean Sans-Peur, son fils aîné, lui succéda.

PHILIPPE le Bon, duc de Bourgogne, de Brabant & de Luxembourg, comte de Flandre, d'Artois, de Hainaut, de Hollande, de Zélande, &c; fils de Jean Sans-Peur tué à Montereau - Faut - Yonne en 1419, naquit à Dijon en 1396. Il succéda à son pere en 1419. Animé du desir de venger sa mort, il entra dans le parti des Anglois, & porta la désolation en France, sur la fin du regne de Charles VI, & au commencement de celui de Charles VII. Il gagna sur le dauphin la bataille de Mons en Vimeu, en 1421; & fit la guerre avec succès contre Jacqueline de Baviere, comtesse de Hainaut, de Hollande & de Zélande, qu'il obligea, l'an 1428, de le déclarer son héritier. Philippe le Bon quitta le parti des Anglois en 1435, & se réconcilia avec le roi Charles VII par le traité d'Arras, dont il régla lui-même les conditions. Après avoir tenté inutilement de rac-

France, avec son pere, il reçut ce jeune prince dans ses états. Louis étant monté sur le trône, Philippe se déclara contre lui pour Charles duc de Berri, son frere. Déterminé à lui faire la guerre, il céda au comte de Charolois, son fils, l'administration de ses états, & lui donna le commandement de son armée, en lui recommandant de *préférer toujours une mort glorieuse à une fuite humiliante*. Les habitans de la ville de Dinant, dans le pays de Liege, lui avoient fait plusieurs outrages. Philippe envoya contre eux, en 1466, le comte de Charolois, qui réduisit leur ville en cendres, après avoir fait passer les habitans au fil de l'épée. Le vieux duc de Bourgogne, malgré les infirmités de son âge, eut le courage inutile & cruel de se faire porter en chaise au siege, pour repaître ses yeux de cet affreux spectacle. Cette barbarie ne s'accorde guère avec le titre de *Bon*, que sa générosité lui avoit mérité, & elle fait peu d'honneur à sa mémoire. Il mourut à Bruges, en 1467, à 71 ans, après avoir institué l'ordre de la Toison d'or. On trouva à sa mort, dans ses coffres, 400 mille écus d'or, & 72 mille marcs d'argent, sans parler de 2 millions d'autres effets.

PHILIPPE DE DREUX, fils de Robert de France, comte de Dreux, embrassa l'état ecclésiastique, quoique né avec des inclinations guerrieres. Elevé au siege de Beauvais, il se croisa pour la Terre-Sainte, & se signala devant Acre en 1191. Philippe-Auguste ayant

déclaré peu de tems après la guerre aux Anglois, l'évêque de Beauvais reprit de nouveau les armes. Les ennemis s'étant montrés devant la ville épiscopale, il arma son peuple, parut à leur tête avec un casque pour mitre, & une cuirasse pour chape. Les Anglois l'ayant poursuivi, le firent prisonnier & le traiterent avec dureté. Philippe s'en plaignit au pape Innocent III, qui demandant sa grace à Richard roi d'Angleterre, intercédâ pour lui comme pour son fils. Le monarque envoya au pontife la cotte-d'armes de l'évêque toute ensanglantée, & lui fit dire par celui qui la lui présenta, ces paroles des freres de Joseph à Jacob : " Voyez, saint Pere, » si vous reconnoissez la tunique de votre fils ». Le pape répliqua que le traitement qu'on faisoit à cet évêque étoit juste, " puisqu'il avoit quitté » la milice de J. C. pour suivre » celle des hommes ». Philippe de Dreux obtint sa liberté en 1202, & se trouva depuis à la fameuse bataille de Bouvines, en 1214, où il abattit le comte de Salisbury d'un coup de massue; car il se servoit de cette arme, & ne vouloit point, par un scrupule ridicule & inconséquent, étant ecclésiastique, user d'épée, de sabre, ni de lance. Il combattit aussi en Languedoc contre les Albigeois, & mourut à Beauvais, en 1217.

PHILIPPE, infant d'Espagne, né en 1720 du roi Philippe V & d'Elizabeth de Parme, se signala dans la guerre de 1742, contre les troupes d'Autriche & de Sardaigne. Cette guerre avoit pour objet

de procurer à ce prince un établissement en Italie. Après avoir duré plusieurs années avec un mélange de succès & de revers, elle fut enfin terminée l'an 1748 par la paix d'Aix-la-Chapelle. Don Philippe obtint en toute souveraineté les duchés de Parme, de Plaisance & de Guastalle, qui lui furent cédés par la reine de Hongrie, à charge de réversion au défaut de postérité masculine; & il prit possession de la capitale de ses nouveaux états, le 7 mars de la même année. Il ne s'occupait plus que du bonheur des sujets qu'il venoit d'acquérir: il répandit par-tout des marques de sa bienfaisance: il fit fleurir l'agriculture, le commerce & les arts, & régna par l'esprit de justice & de religion. Il mourut en 1765.

PHILIPPE le Solitaire, auteur Grec vers 1105, dont nous avons *Dioptra*, ou la Règle du Chrétien, ouvrage inséré dans la Bibliothèque des Peres. Jacques Pontanus en a donné une édition en grec & en latin, dans le recueil intitulé: *Versio & Notæ in varios Auctores Græcos*, Ingolstadt, 1604, in-folio.

PHILIPPE de Bonne-Espérance, Religieux Prémontré, est appelé aussi *Philippe de Havinge*, nom du village où il étoit né; & l'Aumônier, à cause de ses abondantes aumônes. Devenu prieur de l'abbaye de Bonne-Espérance, en Hainaut, près de Binche, sous l'abbé Odon, il écrivit vivement à S. Bernard, pour revendiquer le Frere Robert, son Religieux, que ce Saint avoit reçu à Clairvaux. S. Ber-

nard s'en plaignit, & Philippe fut déposé & envoyé dans une autre abbaye. Il se réconcilia dans la suite avec ce Saint, & devint en 1155 abbé de Bonne-Espérance, où il mourut en 1172. On a de lui: I. *Des Questions Théologiques*. II. *Des Vies & des Éloges* de plusieurs Saints, & d'autres ouvrages recueillis à Douay, en 1623, in-folio, par le Pere Chamart, abbé de Bonne-Espérance. Philippe étoit aussi savant que pieux. La vertu & les sciences fleurirent dans son abbaye, & elle est encore aujourd'hui très-recommandable par la régularité de ses Religieux, leur hospitalité, leur application aux études sacrées & utiles.

PHILIPPE DE LA SAINTE TRINITÉ, né à Malaucène, dans le diocèse de Vaison, étoit nommé *Esprit Julien* avant de se faire Carme. Il fut nommé missionnaire dans le Levant, parcourut la Perse, l'Arabie, la Syrie, l'Arménie, visita le Mont-Liban, fut professeur à Goa & prieur. De retour dans la province de Lyon, il y fut élevé successivement à toutes les charges, & élu général de l'ordre à Rome en 1665. Il visita pendant son généralat presque tous les couvens de l'Europe, & mourut à Naples l'an 1671. On a de lui: I. *Summa Philosophiæ*, Lyon, 1648, in-folio. II. *Summa Theologiæ*, Lyon, 1653, 5 vol. in-fol. III. *Summa Theologiæ mysticæ*, 1656, in-fol. IV. *Chronologia ab initio mundi ad sua tempora*, 1663, in-8°. V. *Itinerarium Orientale*, Lyon, 1649, in-8°: livre curieux & exact.

traduit en françois par un Car-
me, & cité avec éloge dans le
Voyage en Perse par Chardin.
VI. Plusieurs Ouvrages en fa-
veur de son ordre, où il manque
de critique.

PHILIPPE-LEVI, Juif con-
verti, s'est fait connoître par
une bonne *Grammaire Hébraï-
que*, imprimée en anglois à
Oxford, en 1705. On ignore
l'année de sa mort.

PHILIPPE de Leyde, voyez
LEYDE.

PHILIPPE, (Le marquis de
St-) voyez BACCALAR-Y-
SANNA.

PHILIPPIQUE-BARDA-
NE, Arménien, d'une famille
illustre, se fit proclamer empe-
reur d'Orient en 711, après
avoir fait tuer en trahison l'em-
pereur Justinien II; mais il fut
déposé & eut les yeux crevés
la veille de la Pentecôte, 713.
C'étoit un prince d'une belle
figure, d'un maintien impo-
sant, beau parleur; mais in-
dolent, indigne du trône, &
uniquement occupé de ses plai-
sirs. Il laissa l'empire en proie
aux Barbares, & n'eut d'acti-
vité que pour persécuter la
foi. Il mourut en exil peu de
tems après sa déposition. Quoi-
que tous les historiens moder-
nes l'appellent Philippique, il
porte le nom de *Filépique* sur
ses médailles.

PHILIPS, (Jean) poète An-
glois, né à Bampton dans le
comté d'Oxford, en 1676, a
donné trois célèbres Poèmes:
I. *Pomone*, ou le *Cidre* II. *La*
Bataille d'Hochstet. III. *Le pré-*
cieux Chelin. Ils ont été tra-
duits en françois par M. l'abbé
Yart, de l'académie de Rouen.
Les vers de Philips sont tra-

vailés avec soin. Il avoit d'a-
bord enseigné le latin & le
grec à Winchester; de là il passa
à Londres, où il mourut en
1708, à 32 ans. Simon Har-
court, lord-chancelier d'An-
glettre, lui a élevé à West-
minster, un mausolée auprès
de celui de Chaucer.

PHILIPS, (Thomas) cha-
noine de Tongres, né à Ick-
ford, dans le comté de Buc-
kingham, en 1708, exerça
long-tems les fonctions de mis-
sionnaire en Angleterre, &
mourut à Liege en 1774; il est
principalement connu par la
Vie du cardinal Polus, en an-
glois, dont la seconde édition
a paru en 1769 à Londres, 2
vol. in-8°. C'est l'histoire très-
intéressante d'un homme cé-
lebre qui a vécu dans un siècle
fécond en grands personnages
& en grandes révolutions;
révolutions de religion, révo-
lutions civiles & littéraires.
L'auteur de cet ouvrage rend
compte de ces événemens de
la maniere la plus noble. Il y a
beaucoup de justesse & d'élé-
vation dans les réflexions, de
chaleur & de pureté dans le
style. Il trace en maître les
caractères de Thomas Morus,
de Fischer, de Contarini, de
Sadolet, Bunel, Budée, Gi-
berti, Longolius, Buonamico,
Flaminius, Erasme, &c. Il mon-
tre ce dernier par son bon &
par son mauvais côté. Il fait
voir d'une maniere bien tou-
chante, l'état du royaume qui
étoit alors gouverné par un
tyran livré aux plus violentes
passions. On remarque une assez
grande différence entre le pre-
mier & le second volume. L'au-
teur eut l'imprudence de faire

imprimer le 1er. à Oxford & d'y mettre son nom; comme il y a plusieurs choses qui naturellement ne doivent pas plaire aux Protestans, ils s'en alarmèrent, & commencèrent à cette occasion une persécution contre les Catholiques. L'auteur, pour ne pas les irriter davantage, retrancha du second volume plusieurs choses intéressantes.

PHILISTE de Syracuse, historien renommé, favori de Denys le Tyran, fut d'un grand secours à ce prince pour établir sa domination. Denys le fit gouverneur de la citadelle de Syracuse; mais Philiste ayant épousé la fille de Leptine, frere de ce prince, fut banni. Le courtisan disgracié choisit la ville d'Adria pour sa retraite, & composa, pendant sa disgrâce, une *Histoire de Sicile*, & celle de *Denys le Tyran*, dont Cicéron & les anciens font l'éloge. Loin de témoigner du ressentiment envers Denys, il le loua lâchement comme Ovide, par le desir d'être rappelé. Il le fut en effet sous Denys le Jeune, dont il gagna tellement les bonnes grâces, qu'il fit chasser Dion, frere de la seconde femme de Denys l'Ancien. Dion se trouva peu de tems après en état de faire la guerre à Denys, l'assiégea dans la citadelle de Syracuse, battit sa flotte commandée par Philiste, qui fut fait prisonnier, & qui périt par le dernier supplice, l'an 377 avant J. C. Cicéron appelle cet historien le *Petit Thucydide*.

PHILISTION de Magnesie, poëte comique ou plutôt baladin & compositeur de farces, vivoit à Rome peu de tems

après Horace. Sidoine Apollinaire en fait mention en écrivant à son ami Domitius. *Ab sunt ridiculis vestitu & vultibus histriones, Philistionis supellestem mentientes*. On dit qu'il mourut de trop rire, ou plutôt en s'efforçant d'allonger un ris de commande; fin digne de son métier.

PHILOCTETE, fils de Pœan, & compagnon d'Hercule, qui, près de mourir, lui ordonna d'enfermer ses fleches dans sa tombe, & le fit jurer de ne jamais découvrir le lieu de sa sépulture. Il lui donna en même tems ses armes, teintes du sang de l'Hydre. Les Grecs ayant appris de l'oracle, qu'on ne prendroit jamais Troie sans les fleches d'Hercule, Philoctete les leur fit connoître, en frappant du pied à l'endroit du tombeau où elles étoient enfermées. Ce parjure fut puni à l'instant; il laissa tomber une de ces fleches sur celui de ses pieds dont il avoit frappé la terre. L'infection de sa plaie devint bientôt si grande, que les Grecs ne pouvant la supporter, l'abandonnerent dans l'isle de Lemnos, où il souffrit d'horribles & longues douleurs. Tant il est manifeste, par la fable comme par l'histoire, que le sacrilege, le parjure, le blasphème étoient détestés des Païens, & regardés comme l'objet spécial de la colere divine. Après la mort d'Achille, les Grecs furent obligés de recourir à Philoctete, qui, indigné de l'injure qu'on lui avoit faite, eut bien de la peine à se rendre à leurs prieres. Ulysse le contraignit de se rendre devant Troie, & il y tua, selon quelques-

ans, Paris d'un coup de fleche.

PHILOLAUS de Crotona, philosophe pythagoricien, vers l'an 392 avant J. C., s'appliqua à l'astronomie & à la physique. Il adopta le mouvement de la terre, qu'Aristarque de Samos & Philolaus ont aussi soutenu, avant ou après lui (car on ne convient pas de la date précise de leur existence réciproque). Il enseignoit que tout se fait par harmonie, ce qui semble se rapporter, à quelques égards, au système de Leibnitz. Il avoit à quelques erreurs près, des notions assez justes de la Divinité. « Dieu » est le chef, disoit-il, c'est » lui qui commande à tout ce » qui existe ». — Il est différent d'un autre philosophe de ce nom, qui donna des loix aux Thébains.

PHILOMELE, fille de Pandion, roi d'Athenes. Térée, roi de Thrace, attira cette princesse dans ses pièges, puis lui coupa la langue & l'enferma. Philomele peignit sur une toile tout ce que Térée lui avoit fait, & l'envoya à Progné sa sœur, femme de Térée. Progné vint à la tête d'une troupe de femmes, le jour de la fête des Orgies, délivrer Philomele de sa prison; puis elle fit à Térée un festin de son propre fils Itys. Après qu'il eut bien mangé, elle lui en apporta encore la tête. Ce prince irrité s'étant mis en devoir de poursuivre sa femme & de la tuer, fut métamorphosé en épervier, Progné en hironnelle, Philomele en rossignol.

PHILOMELE, général des Phocéens au commencement de la guerre sacrée, s'empara du

temple de Delphes, l'an 357 avant J. C. Son dessein étoit de faire servir les trésors de ce temple contre les Thébains, ennemis de sa patrie. Ce sacrilège engagea les concitoyens dans une guerre d'autant plus cruelle, que la Religion en étoit le motif. Philomele, après avoir vaincu les Locriens en deux combats, & fait alliance avec les Athéniens & les Lacédémoniens, marchoit contre les Thébains, qui le poussèrent dans des défilés d'où il ne pouvoit sortir. Alors, craignant d'être pris & puni par ses ennemis comme sacrilège, il se précipita du haut d'un rocher. Onomarque & Phaylus, ses freres, lui succéderent l'un après l'autre, & acheverent de piller les richesses du temple de Delphes.

PHILON, écrivain juif d'Alexandrie, d'une famille illustre & sacerdotale, fut chef de la députation que les Juifs de sa patrie envoyèrent à l'empereur Caligula, contre les Grecs, habitans de la même ville, vers l'an 40 de J. C. S'il ne réussit pas dans sa négociation, les Mémoires qu'il nous a laissés à ce sujet, intitulés : *Discours contre Flaccus*, montrent néanmoins qu'il s'y comporta avec beaucoup d'esprit, de prudence & de courage. Nous avons de Philon plusieurs autres ouvrages, presque tous composés sur l'Écriture - Sainte. Un des plus connus est son livre de la *Vie Contemplative*. Quelques savans, entr'autres Helyot & Montfaucon, ont appliqué aux premiers Chrétiens, ce qu'il dit dans ce livre sur les Thérapeutes. D'autres savans ont prétendu que ces Thérapeutes

dont il parle, n'étoient qu'une secte d'Esséniens si connue chez les Juifs, qui faisoit profession d'une perfection plus grande que celle à laquelle tendent les autres hommes. Parmi ses livres d'histoire, il y en a deux, de cinq qu'il avoit composés, sur les Maux que les Juifs souffrirent sous l'empereur Caius. Il les lut à Rome en plein sénat, & ils y furent si applaudis, qu'on les fit mettre dans la bibliothèque publique. La meilleure édition des Œuvres de Philon, est celle de Londres en grec & latin, en 1742, 2 vol. in-fol. On y apperçoit un certain penchant à l'idolâtrie, qui fait soupçonner qu'ils ont été altérés, & qu'une main étrangère y a ajouté beaucoup de traits indignes de cet illustre écrivain. Philon écrit avec chaleur; il est fécond en belles pensées & en sentences judicieuses, & l'on sent qu'il étoit familiarisé avec les bons auteurs Grecs & Romains. On a dit de lui: *Aut Philo platonizat aut Plato philonizat*. Son *Traité de l'Athéisme & de la Superstition* a été traduit en françois, & imprimé à Amsterdam en 1740, in-8°. Philon convient que toute l'ancienne Loi n'étoit que figurative (conformément à ce que S. Paul enseigne d'une manière si touchante & si bien développée dans son Epître aux Hébreux). Cette assertion de Philon est d'autant plus remarquable, que n'étant pas chrétien, il ne pouvoit saisir l'application des figures. Flave-Josèphe étoit dans la même persuasion.

PHILON DE BYBLOS, ainsi nommé du lieu de sa naissance, grammairien du 1er, siècle de

l'ère chrétienne, s'acquit beaucoup de célébrité par ses ouvrages. Le plus connu est sa Traduction en grec de l'*Histoire Phénicienne* de Sanchoniathon. Il nous reste de ce dernier ouvrage des fragmens, sur lesquels Fourmont & d'autres savans ont fait des Commentaires curieux.

PHILON DE BYZANCE, architecte qui florissoit trois siècles avant J. C., est auteur d'un *Traité sur les Machines de Guerre*, imprimé avec les *Mathematici veteres*, au Louvre, 1693, in-fol. On lui attribue le *Traité* qu'Allatius a publié *De septem orbis Spectaculis*, grec-latin, Rome, 1640, in-8vo. Mais quelques savans doutent qu'il soit de lui.

PHILOPATOR, voyez PTOLOMÉE.

PHILOPŒMEN, général des Achéens, né à Magalopolis, fit ses premières armes, lorsque cette ville fut surprise par Cléomenes, roi de Sparte. Il suivit à la guerre Antigone le Tuteur, & gagna l'an 208 avant J. C., la fameuse bataille de Messène, contre les Etoiliens, alliés des Romains. Sa bravoure l'ayant élevé au grade de capitaine-général, il tua, dans un combat près de Mantinée, Méchanidas, tyran de Lacédémone. Nabis, successeur de Méchanidas, défait sur mer Philopœmen; mais celui-ci eut sa revanche sur terre. Il prit Sparte, en fit raser les murailles, abolit les loix de Lycurgue, & soumit les Lacédémoniens aux Achéens l'an 194 avant J. C. Quatre ans après, les Messéniens, sujets des Achéens, reprirent les armes.

A la premiere nouvelle de cette rebellion, Philopœmen conduit ses troupes contre eux, leur livre plusieurs combats, fait des actions extraordinaires de courage ; mais étant tombé de cheval, il est pris par les Messéniens. On le conduisit à Messene, où il fut jeté dans une prison. Dinocrate, général des Messéniens & son ennemi particulier, appréhendant qu'il ne fût obligé de le rendre, le fit empoisonner. Philopœmen, que l'on nomme le dernier des Grecs, avoit pris Epaminondas pour modele. Il imita son déintéressement, sa simplicité dans l'extérieur, sa prudence à délibérer & à résoudre, son activité & son audace à exécuter. Mais né avec un caractère violent, il transporta dans la société l'austérité de la vie militaire.

PHILOPONOS, (Jean)
voyez JEAN PHILOPONOS.

PHILOSTORGE, historien ecclésiastique de Cappadoce, étoit arien. On a de lui un *Abrégé de l'Histoire Ecclésiastique*, dans lequel il déchire les Orthodoxes, sur-tout S. Athanasie. Il y a d'ailleurs bien des choses intéressantes pour les amateurs de l'antiquité ecclésiastique ; mais il écrit d'un style trop ampoulé. La meilleure édition de cet auteur est celle de Henri de Valois, en grec & en latin, in-fol., 1673, avec *Eusebe*. On estime aussi celle de Godefroi, 1642, in-4°, à cause des savantes Dissertations dont elle est ornée. Philostorge florissoit vers l'an 588. On lui attribue encore un livre contre Porphyre.

PHILOSTRATE, sophiste
Tome VII.

fameux, étoit né à Lemnos ou à Athenes, où il enseigna la rhétorique. De là il vint à Rome, & fut admis au nombre des gens-de-lettres qui fréquenteroient la cour de l'impératrice Julie, femme de Septime-Sévère. Cette princesse ayant rassemblée des Mémoires, ou si l'on veut des contes sur la *Vie* d'Apollonius de Thyane, les confia à Philostrate, qui les mit en ordre. Cette Histoire, traduite en françois par Vigenere, in-4°, a passé à la postérité. C'est un roman, ou plutôt un ramas de mensonges grossiers, dans lequel le bon sens est blessé à chaque page. L'auteur y entasse les prodiges les plus absurdes ; & ce qui étonne, c'est qu'un homme qui devoit avoir quelque jugement, ait pu écrire sérieusement tant d'inepties.

» Qui pourroit compter, dit
» un sage historien, sur la vé-
» rité des faits, dans la *Vie*
» d'Apollonius ? Elle fut écrite
» en premier lieu par un certain
» Damis de Ninive, qu'il s'at-
» tacha dans ses voyages d'O-
» rient, & l'un de ses disciples
» que Lucien traduit comme
» des aventuriers, indignes de
» croyance & de la moindre
» considération. Encore n'a-
» vons-nous plus de cette
» *Vie*, que ce qu'en recueillit,
» environ cent ans après, sur
» des lambeaux altérés & des
» bruits vagues, le sophiste
» Philostate, qui ne le faisoit
» que pour flatter dans ses
» travers de femme savante,
» l'impératrice Julie, épouse
» de Sévère, ardent persécu-
» teur, & de son côté, ennemie
» déclarée du Christianisme ».
Photius, après avoir loué le style

de Philostrate, ajoute que son ouvrage est plein de fictions & d'extravagances, & que c'est un travail entièrement inutile & méprisable. Lactance le compare à l'*Ane d'or* d'Apulée, & le parallèle paroît juste. Louis Vivès, qui est un des premiers critiques, dit que Philostrate a corrigé les mensonges d'Homere par d'autres mensonges encore plus grands. Joseph Scaliger dit que Philostrate n'a observé ni le vrai ni la vraisemblance, qu'il passe toutes les bornes de la crédulité, dans la narration des prodiges d'Apollonius, qui fut un franc imposteur, & semblable aux vendeurs d'orviétan. Vossius & Casaubon ne traitent pas Philostrate plus favorablement; & Juste-Lipse remarque qu'il fait plusieurs fautes dans l'Histoire Romaine. On a encore de Philostrate 4 livres de *Tableaux*. C'est un recueil de descriptions, dans lesquelles on sent le rhéteur, ou l'homme plus fécond en paroles qu'en pensées; mais qui sont écrites d'ailleurs avec la pureté & l'élégance d'un homme, qui avoit professé l'éloquence à Athenes. Il fut traduit en françois & imprimé à Paris en 1614, 1629 & 1637, in-fol. On a donné à Leipsig une bonne édition de cet auteur en grec & en latin, in-fol., en 1709, avec des Notes par Godofroi Olearius. Voy. BLOUNT (Charles) d'Upper Holloway. — Un autre PHILOSTRATE, neveu du précédent, a écrit les *Vies des Sophistes*. Il vivoit du tems de Macrin & d'Héliogabale.

PHILOTHÉE, moine du

Mont-Athos, dans le 14^e. siècle; se distingua par sa régularité & par ses connoissances dans les matieres ecclésiastiques. Nous avons de lui plusieurs *Traités*, les uns dogmatiques, les autres ascétiques, avec des *Sermons*. On trouve quelques-uns de ses ouvrages dans la Bibliothèque des Peres, & dans l'*Auctuarium* de Fronton du Duc.

PHILOXENE de l'isle de Cythere, poëte Grec dithyrambique. Denys, tyran de Sicile, répandit quelque tems sur lui ses bienfaits; mais ce poëte ayant séduit une joueuse de flûte, fut arrêté & condamné au cachot. C'est là qu'il fit un Poëme allégorique, intitulé *Cyclops*, dans lequel il représentoit, sous ce nom, Denys le Tyran; la joueuse de flûte, sous celui de la nymphe Galathée; & lui-même, sous le nom d'Ulysse. Denys, qui avoit la manie des vers, quoiqu'il n'en composât jamais que de médiocres, fit sortir Philoxene, pour lui lire une piece de sa façon. Philoxene sentit bien que le tyran vouloit captiver son suffrage, & que ce n'étoit qu'en l'applaudissant qu'il pouvoit obtenir sa liberté; mais il ne voulut pas l'acheter à ce prix (voyez DENYS). Philoxene mourut à Ephese, l'an 380 avant J. C.

PHINÉE, roi de Paphlagonie, fils d'Agénor, & mari de Cléopâtre, fille de Borée, qu'il répudia après en avoir eu deux fils. Borée vengea sa fille en croyant les yeux à Phinée, qui obtint, pour toute consolation, la connoissance de l'avenir. Ce fut aussi pour le punir, que Junon avec Neptune envoya-

ent les Harpies, qui par leurs ordures gâtoient ses viandes sur sa table. — Il y eut un autre PHINÉE, roi de Thrace, que Persée changea en pierre avec tous ses compagnons, en leur montrant la tête de Méduse, parce que ce roi prétendoit épouser Andromède, qui lui avoit été promise.

PHINÉES, fils d'Eléazar, & petit-fils d'Aaron, fut le 3^e. grand-prêtre des Juifs; il est célèbre dans l'Écriture par son grand zèle pour la gloire de Dieu. Vers l'an 1455 avant J. C. les Madianites ayant envoyé leurs filles dans le camp d'Israël, pour faire tomber les Hébreux dans la fornication & dans l'idolâtrie; & Zambri, un d'entr'eux, étant entré publiquement dans la tente d'une Madianite nommée *Coxbi*, Phinéés le suivit la lance à la main, perça les deux coupables & les tua d'un seul coup. Alors la maladie dont le Seigneur avoit déjà commencé à frapper les Israélites, cessa. Dieu, pour récompenser le zèle de Phinéés, lui promit d'établir la grande sacrificature dans sa famille. Cette promesse fut exactement accomplie. Le sacerdoce demeura à sa race pendant environ 335 ans, jusqu'à Héli, par lequel elle passa à celle d'Ithamar. Mais cette interruption ne dura pas. Le pontificat rentra bientôt dans la maison de Phinéés par Sadoc, à qui Salomon le rendit. Les descendants de ce pontife en jouirent jusqu'à la ruine du temple, l'espace de 1084 ans.

PHINÉES, voyez OPHNI.

PHLEGIAS, fils de Mars, roi des Lapithes & pere d'Ixion,

ayant su que sa fille Coronis avoit été insultée par Apollon, alla mettre le feu au temple de ce dieu, qui le tua à coups de fleches, & le précipita dans les enfers. Quoique les premiers torts fussent du côté d'Apollon, Phlegias y fut condamné à demeurer éternellement sous un grand rocher, qui paroissant toujours prêt à tomber, lui causoit une frayeur terrible. Il répétoit sans cesse, au rapport de Virgile, cette importante leçon: " Apprenez » à pratiquer la justice & à res- » pecter les dieux »:

*Phlegiasque miserimus omnes
Admonet, et magnâ testatur
voce per umbras:
Discite justitiam moniti et non
temnere deos.*

Ses descendants, les Phlégiens, plus coupables que lui, se signalèrent par leur impiété; Neptune inonda leur pays, & les fit tous périr. On reconnoît ici sans peine l'histoire du déluge.

PHLÉGON, surnommé *Trallien*, parce qu'il étoit de Tralles, ville de Lydie, fut l'un des affranchis d'Adrien, & vécut jusqu'au tems d'Antonin le Pieux. Il nous reste de lui: I. Un Traité assez court sur ceux qui ont long-tems vécu. II. Un autre *Des choses merveilleuses*, en 136 chapitres, la plupart très-courts. III. Un fragment de son *Histoire des Olympiades*, qui étoit divisée en 16 livres. C'est dans le 13^e. & le 14^e., qu'il a parlé des ténèbres arrivées à la mort de Notre-Seigneur, qui répond à la 4^e. année de la 202^e. olympiade (voyez l'*Art de vérifier les Dates*, Préf., pag. 1 & 2,